31462

ACTE III, 2e TABLEAU, SCÈNE IV.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

LA TOUR DE FERRARE,

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR MM. ALBOIZE, CHARLES LAFONT, ET ÉLIE SAUVAGE,

REPRÉSENTÉ A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE DE LA GAÎTÉ,
LE MERCREDI 30 AVRIL 1845

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALPHONSE IV, duc de Ferrare...	MM. JOSEPH.	UN ECUYER ET UN OFFICIER.	EDOUARD.
LE DUC ANDRÉA, cousin du duc de Ferrare.....	ST-MAR.	UN RELIGIEUX.....	PRADIER.
* LE GRAND JUSTICIER DE FERRARE, vieillard aveugle.....	FLEURET.	UN JUGE ET UN GREFFIER....	BRÉAND.
ARCHANGELI, bandit.....	SERRES.	UN PIRATE.....	FONBONNE.
SAN-PIÉTRO, chef d'une bande de pirates.....	EUGÈNE.	UN GEOLIER.....	AMULINE.
HERMANN, capitaine de la garde Suisse du duc de Ferrare.....	GOUGET.	LE PRINCE ASTOLPHE, neveu du duc de Ferrare.....	Mlle YAMINI.
PETROLO, bourgeois de Ferrare..	LESUEUR.	LA DUCHESSE MARGUERITE..	Mmes ABIT.
		DIANA, fille de San-Pietro.....	DESLANDES.
		MADAME PÉTROLO.....	MINETTE.

Des Pirates, des Officiers du Duc, Soldats, Bourgeois, etc.

ACTE PREMIER.

Dans les jardins du duc de Ferrare : au fond, une des ailes du palais; galerie extérieure à laquelle on arrive par un escalier de sept à huit marches ; à droite, sur le devant, une tour dont l'intérieur est ouvert à la hauteur du premier étage ; le reste de la scène est semé d'arbres et d'arbustes. — Au lever du rideau, deux patrouilles, l'une d'archers suisses, commandée par Hermann, l'autre de soldats italiens, se rencontrent au milieu du théâtre : la duchesse Marguerite est assise dans la tour et écrit.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANN, UN OFFICIER, LA DUCHESSE, SOLDATS.

HERMANN. Ferrare!

L'OFFICIER, *qui commande la patrouille italienne.* Venise! Quoi de nouveau dans le palais?

HERMANN. Rien... et dans la ville?

L'OFFICIER. Moins que rien : tout est calme. Au revoir.

HERMANN. Au revoir! (*Les patrouilles*

* Ce personnage était primitivement le Cardinal Archevêque de Ferrare. On a exigé que les auteurs lui ôtassent son caractère religieux.

Digitized by Google

sortent : Hermann tire un billet de sa poche. — Lisant.) « Mon Hermann, mon « bien-aimé, je ne puis vous voir aujourd'hui ; « un devoir impérieux m'empêche de venir « à notre rendez-vous ordinaire ; mais prenez « patience, dans quelques jours je vous expli- « querai le mystère qui m'environne, dans « quelques jours nous serons unis pour ne « plus nous séparer. » Pour ne plus nous séparer ? N'est-ce point une vaine promesse? Ah ! Diana, Diana, il est bien temps que tout ceci finisse.

Il entre dans la tour, sept heures sonnent.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE MARGUERITE, *dans la tour.*

LA DUCHESSE. Sept heures ! Encore un jour tombé dans ce gouffre qui dévore ma vie et celle de mon enfant! Quinze ans de captivité et rien, rien qui me fasse entrevoir l'heure où nous serons libres ! Mon Dieu, je me résignerais bien à mourir dans cette tour ; j'y suis avec mon fils; que me fait le reste du monde?... mais lui, ce fils, innocent objet de tant de haines, l'univers ne doit-il être à ses yeux que cette bande étroite de terre et de lumière qu'il aperçoit à travers ces barreaux? Oh! ce n'est pas la couronne que je vous demande pour lui, mon Dieu ; nos grandeurs nous ont été trop fatales. Je vous demande ce que vous accordez aux plus petits oiseaux, aux plus faibles insectes ; c'est à-dire la libre jouissance de vos œuvres, une place dans votre nature, un rayon de votre soleil!

Elle pleure, Astolphe entre joyeux.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, ASTOLPHE.

ASTOLPHE. Qu'y a-t-il donc, maman ? Comme tu parais triste !

LA DUCHESSE. Ce n'est rien.

ASTOLPHE. Tu pleurais?

LA DUCHESSE. Parce que j'étais seule ; mais quand tu es là j'oublie tout: comme tu es gai, toi !

ASTOLPHE. C'est que j'ai passé une très-bonne journée.

LA DUCHESSE. Pauvre enfant ! Tes journées ne sont-elles pas toutes les mêmes?

ASTOLPHE. Eh ! non : il y a encore bien des chances heureuses ou contraires dans le petit cercle où mon existence s'agite ; d'abord, ce matin, comme le temps m'a paru beau, je suis allé émietter une partie de mon pain sur la fenêtre...

LA DUCHESSE. Et les deux ramiers sont venus ?

ASTOLPHE. Ils sont venus six !

LA DUCHESSE. En vérité !

ASTOLPHE. Oui, maman : ils m'ont amené leurs petits, de charmantes petites créatures toutes blanches, dont les plumes sont à peine assez fortes pour les soutenir en l'air, et que j'aurais pu prendre avec la main !... Mais je m'en suis bien gardé : le père et la mère me donnaient une si grande marque d'amitié, de confiance !... J'en ai été touché plus que je ne puis dire et je leur ai abandonné presque tout mon déjeuner !

LA DUCHESSE. Et que t'est-il encore arrivé d'heureux ?...

ASTOLPHE. Sais-tu ce que j'ai trouvé dans la salle basse?... Cette pauvre plante étiolée, qui croît dans une des crevasses de la muraille, elle a fleuri aujourd'hui sous l'influence de ce beau soleil de printemps... j'ai cueilli la fleur et je te l'apporte ; si tu savais comme je suis heureux de te l'offrir ! C'est le premier présent que je te fais...

LA DUCHESSE. Oh ! qu'elle ne me quitte jamais! Qu'elle repose éternellement sur mon cœur... Astolphe, mon fils...

ASTOLPHE. Tu pleures encore ?

LA DUCHESSE. Ah ! ne t'inquiète pas de ces larmes-là ! C'est une joie céleste qui les amène dans mes yeux. O mon Dieu, vous m'avez bénie dans mon enfant, je vous remercie.

ASTOLPHE. Et moi, vous m'avez donné la meilleure des mères; mon Dieu, je ne vous demande rien.

Tous deux s'agenouillent et prient un moment; le duc de Ferrare soutenu par Andréa entre dans le jardin.

SCÈNE IV.

ASTOLPHE *et* MARGUERITE *dans la tour*, LE DUC *et* ANDRÉA *dans le jardin. Un* PAGE *portant des coussins qu'il pose sur un banc de jardin.*

LE DUC. Arrêtons-nous : mes douleurs renaissent ; aide-moi à m'asseoir sur ce banc. Ah ! que je souffre !

ANDRÉA. Votre altesse veut-elle que j'appelle un de ses serviteurs ?

LE DUC. C'est inutile. (*Andréa congédie le Page. — Le Duc s'assied.*) Ce médecin de Bologne ! qu'il tarde à venir !

ANDRÉA. On l'attend d'un moment à l'autre.

LE DUC. Croyez-vous que la science apporte quelque soulagement au mal que j'éprouve ?

ANDRÉA. Il a fait des cures plus difficiles... Votre altesse n'est pas gravement malade...

LE DUC. Qu'on se garde bien de lui apprendre que j'ai fait emprisonner ce matin mes deux médecins ordinaires. Ai-je eu tort, je vous le demande? Deux imbéciles qui me voient languir depuis un mois et n'ont rien pu faire pour me soulager!

ANDRÉA. J'espérais que cette promenade vous ferait du bien.

LE DUC. Je l'espérais aussi; mais ce ciel est d'une sérénité monotone; ces jardins sont insipides; ces fleurs me donnent la migraine.

ANDRÉA. Si votre altesse essayait de manger?

LE DUC. Je n'ai plus faim.

ANDRÉA. Si elle essayait de dormir?

LE DUC. Je n'ai plus sommeil.

ANDRÉA. Cela ne peut durer ainsi: j'écrirai à notre vénérable patriarche d'ordonner des prières publiques dans toute l'étendue de vos états, afin d'obtenir du ciel le rétablissement de votre santé.

LE DUC. Et quel est celui de mes sujets qui prierait pour moi? Ne m'ont-ils pas surnommé le Louis XI de l'Italie? Des prières publiques! Pour leur faire croire que je vais mourir, n'est-ce pas? Non, non... ce serait leur donner trop de joie: vous-même, duc Andréa, mon successeur à la couronne, me croyez-vous si près du tombeau?... Prenez-y garde; je vis, je règne encore... je sens que mes forces doivent renaître. (*Il tombe épuisé sur son banc.*) Ah! je ne sais ce que je dis, mon beau cousin; je suis un pauvre vieillard, vaincu par le travail et par la maladie... Oh! c'est trop souffrir.

ASTOLPHE, *à sa mère.* Si tu me chantais une de ces romances bretonnes qui m'ont tant de fois endormi sur tes genoux?

LE DUC, *à Andréa.* Il ne sera pas dit que j'aurai perdu toute ma journée. Présentez-moi cet arrêt de mort dont on m'a parlé ce matin; je vais le sceller de mon anneau ducal.

Andréa approche au duc une table rustique, sur laquelle il y a des papiers et tout ce qu'il faut pour écrire.

LE DUC, *lisant un des papiers.* « Cet homme » fait partie de la bande de pirates qui atta- » que les vaisseaux de commerce, et quelque- » fois les vaisseaux de guerre de notre séré- » nissime alliée la république de Venise... »

ANDRÉA. Cette alliance avec la république est si impopulaire!

LE DUC. Et que m'importe le peuple! Ce pirate est entre mes mains, qu'il soit mis à mort sans pitié.

Il s'apprête à signer l'arrêt, lorsque la duchesse, à qui Astolphe a apporté une guitare, chante dans la prison

LA DUCHESSE, *chantant.*

Quand reverrai-je la prairie
Où sur l'herbe épaisse et fleurie
Je jouais tout le long du jour,
Et le toit où ma sœur chérie,
Marie,
Pleure en attendant mon retour?

LE DUC. Quelle est cette voix? Qui ose troubler le silence dont j'ai fait une loi dans ce palais?

ANDRÉA. Monseigneur, c'est...

LE DUC. Vous hésitez?... Ah! cette tour... c'est là que depuis quinze ans elle est enfermée avec avec son fils!... Où m'avez-vous conduit, duc Andréa?

ANDRÉA. Le hasard seul...

LE DUC. Faites-lui défendre de continuer, et dites au capitaine Hermann de descendre; j'ai à lui parler.

Andréa entre dans la tour.

ASTOLPHE, *à sa mère.* Eh bien, le second couplet?

LA DUCHESSE. Laisse-moi le temps de surmonter mon émotion: si tu savais que de souvenirs cette chanson me rappelle! Ton père aimait à l'entendre.

ASTOLPHE. Mon pauvre père! Ah! parle-moi de lui: je ne le connais que par tes entretiens.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HERMANN *dans la tour.*

HERMANN. Madame, prince, il est temps de vous retirer. Le duc défend de chanter dans l'enceinte du palais.

ASTOLPHE. Ah! je conçois; la seule musique qui lui plaise, ce sont les gémissements de ses victimes. Eh bien nous ne la lui ferons pas entendre: nos âmes sont joyeuses parce qu'elles sont pures, et je souhaite qu'il ait autant de gaieté sur son trône que moi dans mes fers.

La Duchesse le calme et l'emmène, Herman les suit.

LE DUC. Cruelle position que la mienne! Pendant trente ans, j'ai comprimé l'esprit de rébellion dans ma cour et l'esprit de liberté dans mon peuple: l'exil, les prisons, les échafauds, m'ont délivré de tout ce qui me faisait ombrage... j'allais vivre heureux, régner tranquille... je songeais à me faire aimer peut-être .. et la mort, une mort prématurée, affreuse, m'arracherait le fruit de tant de soins... Non... non, je ne peux pas, je ne veux pas mourir encore! Oh! je n'ose descendre en moi-même et chercher le secret de mes souffrances!... Andréa! malheur à toi si quelque preuve... Le voici.

SCÈNE VI.

LE DUC, ANDRÉA, HERMANN.

LE DUC. Cette femme chantait, capitaine

Digitized by Google

Hermann? Elle sait donc que je suis malade?... Elle veut me braver?

HERMANN. J'ignorais moi-même que votre altesse fût indisposée, et j'espère que cette indisposition sera passagère... La duchesse Marguerite...

LE DUC. La duchesse Marguerite! Osez-vous lui donner ce titre!

HERMANN. N'a-t-elle point épousé le frère de votre altesse?

LE DUC. Un mariage nul, puisqu'il fut contracté sans mon consentement. Beauté fatale! Maudit soit le jour où elle mit le pied dans Ferrare! Si mon frère ne l'avait pas connue, je ne l'aurais jamais banni de ma présence et il ne serait pas entré dans une conspiration qui menaçait ma couronne et ma vie!...

ANDRÉA. Mon cousin, écartez ces souvenirs sinistres...

LE DUC. Vaincu, abandonné il se tua, plutôt que de recourir à ma clémence... Capitaine, celui qui donne à cette femme odieuse le titre de duchesse porte atteinte aux droits du duc Andréa, mon cousin bien aimé; il parle le langage des traîtres, et peut-être en est-il un?

HERMANN. Monseigneur, si j'ai commis une faute, punissez-moi sans m'avilir; je ne suis pas né sujet de votre altesse; je suis un enfant de la libre Helvétie, et si j'ai accepté les tristes fonctions que vous m'avez confiées, c'est par un excès de dévouement à votre personne. Maintenant j'ai autre chose à vous dire: c'est que de jour en jour ces fonctions me deviennent plus pénibles. Je ne suis pas né pour être geôlier, monseigneur; et surtout geôlier d'une femme et d'un enfant! Pour nous autres montagnards, qui dit captif dit esclave et qui dit geôlier dit bourreau; or mes prisonniers me touchent et mon métier me fait honte... Reprenez mes clefs; je ne veux vous servir qu'avec mon épée. Par le ciel, il y a longtemps qu'elle aurait vu le jour, si tout autre que votre altesse avait soupçonné ma loyauté!

LE DUC. Est-ce ma faute si vos actes démentent vos paroles?... Où allez-vous tous les lundis à huit heures du soir?... Duc, je vous prends à témoin; il se trouble, il avoue son crime.

HERMANN. Je vois que votre altesse ne renonce pas aux habitudes d'inquisition qui ont fait d'elle un des plus habiles politiques de l'Europe. Il est vrai que je vais tous les lundis, à huit heures du soir, dans une petite maison du faubourg de Pise; mais ce secret n'a d'importance que pour moi.

LE DUC. Cette maison n'est point le rendez-vous des partisans du prince Astolphe, comme ils l'appellent?

HERMANN. Avec la permission de votre altesse, le prince Astolphe n'a point de partisans; élevé dans cette tour, inconnu de tout le monde, qui pourrait-il armer en sa faveur? Je vais voir dans le faubourg de Pise une jeune fille que j'aime et dont je crois être aimé.

LE DUC, *à lui-même*. Tout cela se rapporte assez avec les informations que j'ai prises. (*Haut.*) Capitaine, un homme investi de fonctions aussi importantes que les vôtres, se doit tout entier à son souverain, ne doit être ni amoureux ni jaloux; cela fait faire trop de sottises.

HERMANN. Mais, monseigneur...

LE DUC. Pour éteindre en vous le feu des passions, j'ai résolu de vous marier avec votre Diana... vous voyez que je savais son nom; alors je serai tranquille.

HERMANN. Ah! monseigneur que de grâces..

LE DUC, *à part*. Définitivement, je me fierais à cet homme si je pouvais me fier à quelqu'un.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER. Monseigneur, maître Julius, le professeur de Bologne, arrive en ce moment au palais.

LE DUC. Enfin donc! je vais connaître mon sort!... Reste ici, Borroméo, tu vas me donner le bras: mon cousin, nous jugeons inutile que vous assistiez à cette entrevue: nous connaissons votre amitié; ce serait la mettre à une trop rude épreuve... Capitaine Hermann, le jour n'est pas loin peut-être où vous serez délivré des fonctions qui vous pèsent: jusqu'à ce jour, continuez à nous servir comme par le passé et comptez sur notre bienveillance. Vous êtes l'homme le plus loyal que je connaisse, après mon cousin bien aimé!

Il s'en va après avoir embrassé Andréa et fait un signe d'amitié au capitaine Hermann, qui rentre dans la tour.

SCÈNE VIII.

ANDRÉA, *seul*.

Julius ici! malédiction! Et pourtant j'avais fait disparaître le courrier qui lui portait la lettre du duc... il en avait donc envoyé une autre dont je n'ai pas eu connaissance?... C'est cela, n'en doutons pas. Il vient de m'embrasser avec trop de tendresse; il se méfie de moi. Oh! s'il n'est pas mort d'ici à quelques heures, que devenir, que faire?

Digitized by Google

Vous qui m'avez conduit jusqu'ici, ne laissez pas votre œuvre incomplète ; esprits de l'abîme, inspirez-moi !...

SCÈNE IX.

ANDRÉA, ARCHANGELI.

ARCHANGELI, *entrant tout à coup.* Me voilà !

ANDRÉA. Archangeli !

ARCHANGELI. Prêt à vous servir, monseigneur.

ANDRÉA. Malheureux, oses-tu me poursuivre jusqu'ici ?

ARCHANGELI. Bon ! j'irais jusqu'en enfer, pour jouir de l'entretien de votre excellence.

ANDRÉA. Que me veux-tu? dis-le vite et va-t'en.

ARCHANGELI. Est-ce que monseigneur le duc serait rétabli ?

ANDRÉA. N'abuse pas du droit d'être insolent, et dis-moi le sujet qui t'amène.

ARCHANGELI. Je viens vous prier de faire usage du plus beau droit que la Providence ait donné aux souverains : le droit de grâce. Le malheureux pour qui je sollicite mérite bien tout votre intérêt, c'est un coquin de mes amis.

ANDRÉA. Et tu oses me l'avouer ?

ARCHANGELI. Et vous en paraissez surpris ? Vous parlerais-je en sa faveur, si c'était un honnête homme?

ANDRÉA. Va-t'en au diable !

ARCHANGELI. J'en arrive !

ANDRÉA. Retournes-y avec ton ami... Je ne veux pas me compromettre en écrivant pour lui au ministre de grâce et de justice.

ARCHANGELI. Vous aurez tort, monseigneur ; car l'homme dont il s'agit et qui s'est laissé prendre comme un enfant, n'est ni plus ni moins que l'illustre San-Piétro, ce chef de la bande des...

ANDRÉA. J'écrirai.

ARCHANGELI. De cette bande à laquelle vous avez vendu si cher votre protection ; marché dangereux sous plus d'un rapport ; mais excellent sous beaucoup d'autres, puisqu'il a triplé vos revenus et vous permet de préparer votre avénement au trône en multipliant vos créatures...

ANDRÉA. Mais je croyais que tous ces pirates avaient péri dans la dernière expédition.

ARCHANGELI. Le vaisseau, oui; les hommes, non...

ANDRÉA. J'écris.

ARCHANGELI. A la bonne heure !

ANDRÉA. Ah ! le duc a oublié son anneau : ses facultés s'affaiblissent...

ARCHANGELI. Savez-vous que c'est pour moi une affaire de vie ou de mort, et que dix ou douze des plus enragés de la troupe ont juré de me faire un mauvais parti, si nous ne réussissions pas ?... C'est la fille de San-Piétro qui les a conduits à Ferrare ; et c'est un signal donné par elle qui doit apaiser ou soulever la tempête. Si à neuf heures son père est libre, elle placera un flambeau sur sa fenêtre : dans le cas contraire, malheur à moi et à vous peut-être ! Les amis de Diana auront carte blanche pour agir.

ANDRÉA. Diana !

ARCHANGELI. Vous la connaissez ?

ANDRÉA. Le capitaine Hermann parlait à l'instant d'une mystérieuse personne qui porte ce nom.

ARCHANGELI. C'est elle, et je connais depuis longtemps l'histoire de leurs amours.

ANDRÉA. C'est bon. (*Il se lève.*) Je souhaite maintenant que le ministre ne me refuse pas.

ARCHANGELI. Vous refuser ! Vous qui, d'un moment à l'autre, pouvez être proclamé duc de Ferrare ?... Il a trop d'esprit pour être si juste !

ANDRÉA. Paix donc, malheureux !

ARCHANGELI. Bah ! le lion mourant n'est plus à craindre ; on dit dans le peuple qu'il n'a pas trois jours à vivre.

ANDRÉA. Il vient d'arriver de Bologne un médecin fameux qui lui rendra la santé.

ARCHANGELI. Croyez-vous que ce soit possible ?

ANDRÉA. Pourquoi non ? il y a des élixirs qui sauvent.

ARCHANGELI. Oui, mais il y a des poisons qui ne pardonnent pas !

ANDRÉA. Plus bas ! plus bas !

ARCHANGELI, *le regardant attentivement.* Et à ce propos, monseigneur, devinez qui j'ai rencontré hier au soir à quelque distance du palais. Le grand justicier qui venait rendre une visite au duc ; il était accompagné de Reynolds .. ce magicien maudit sur lequel il a couru déjà tant d'histoires.

ANDRÉA. Reynolds !...

ARCHANGELI, *à part.* Il se trouble ! (*Haut.*) Le grand justicier est, comme vous le savez, octogénaire et aveugle... Eh bien, c'était pourtant lui qui soutenait et semblait conduire son compagnon : « Mon fils, disait le » justicier, quand la mort serait ici-bas le » prix de vos aveux, votre repentir vous as- » surerait le pardon là-haut : avouez donc, et » surtout dites le nom de vos complices... » (*Le trouble d'Andréa augmente; Archangeli s'interrompt tout à coup et pousse un grand éclat de rire.*) Ah ! ah ! le tour est excellent ! ce bon duc ! Il est récompensé comme il faut, de vous avoir choisi pour successeur !

ANDRÉA. Comment! que veux-tu dire ?

ARCHANGELI. Je veux dire que vous l'avez empoisonné.

ANDRÉA. Misérable !

ARCHANGELI. Ne vous fâchez pas : ce n'est pas un reproche que je vous fais ; au contraire ! vous possédez le fin du métier ; gloire à vous, monseigneur ; vous êtes digne de me commander ; mais je suis digne à mon tour de comprendre et d'exécuter vos ordres. Il me semble que le diplomate le plus habile n'aurait pu s'y prendre mieux que moi pour vous arracher votre secret !

ANDRÉA. Qu'entends-je?...

ARCHANGELI. Il n'y a rien de vrai dans le récit que je viens de vous faire...

ANDRÉA. Rien de vrai ?

ARCHANGELI. Excepté votre crime et la nécessité où vous êtes de vous livrer entièrement à moi.

ANDRÉA. A toi?

ARCHANGELI. Pourquoi non ?... il y a quelque dix ans, à l'époque où vous n'étiez encore qu'un prince sans principauté, je vous ai servi dans mainte affaire délicate, avec conscience et probité; aujourd'hui qu'il s'agit de frapper un coup fort et hardi, de voler audacieusement une couronne, vous vous cachez de moi et vous travaillez seul... mais c'est mal, monseigneur, c'est très-mal. Archangeli, me suis-je dit, puisque monseigneur t'oublie, il faut lui rendre la mémoire; puisqu'il ne veut pas te donner sa confiance, il faut la forcer.

ANDRÉA. Eh bien, j'hésitais à t'employer; mais quand tu as paru, j'appelais l'enfer à mon aide; c'est lui qui t'envoie ; sois le bien venu.

ARCHANGELI. Enfin donc! voyons, monseigneur, cartes sur table ; quelle est la situation ?

ANDRÉA. Je crains que le duc ne révoque le testament qu'il a fait en ma faveur.

ARCHANGELI. Il se méfie donc de quelque chose ?

ANDRÉA. Le médecin Julius est avec lui.

ARCHANGELI. Les candidats à la couronne?

ANDRÉA. Il n'y en a que deux de possibles : le grand justicier... notre parent.

ARCHANGELI. Qui refuserait.

ANDRÉA. Et le jeune prince Astolphe.

ARCHANGELI. Qui accepterait : faites disparaître celui-là ; le moyen est facile.

ANDRÉA. Le fer, le poison ?

ARCHANGELI. Deux fois de suite, ce serait trop dangereux. Ecoutez : le duc Alphonse est mourant, et d'ailleurs il ne va jamais dans la tour et ne s'informe pas même du prisonnier; allez dire au prince et à sa mère que, touché de leur sort, le duc leur rend la liberté. Ils partent ; mais à la frontière des états de Ferrare une embuscade commandée par un homme courageux, dévoué... moi, par exemple...

ANDRÉA. Feu sur la voiture.

ARCHANGELI. Et qui a commis le crime ? ces gueux de pirates. Vous destituez le capitaine des gardes... je le remplace et tout est dit.

ANDRÉA. Soit : mais tu m'appartiens.

ARCHANGELI. Comme au diable : j'entre en fonctions, monseigneur.

Il sort.

ANDRÉA, *seul*. Usons du génie et du bras de cet homme, il m'est précieux en ce moment, et plus tard... ce qui est différé n'est pas perdu...

SCÈNE X.

ANDRÉA, HERMANN.

Andréa frappe à la porte de la tour.

HERMANN, *en dedans*. Qui est là?

ANDRÉA. Ouvrez au nom du duc.

HERMANN. C'est vous, monseigneur ?

ANDRÉA. Capitaine, le duc, prenant en considération vos justes plaintes et l'innocence de l'enfant dont vous êtes le gardien, vous rend à tous deux la liberté.

HERMANN. Est-il possible?

ANDRÉA. Vous allez reprendre le commandement de votre compagnie ; le prince Astolphe sera conduit en France avec sa mère.

HERMANN. Ah! voilà une action qui fait plus d'honneur au duc que tout le reste de son règne: excusez-moi de parler ainsi; l'ordre de son altesse, monseigneur, où est cet ordre que Dieu lui a dicté ?

ANDRÉA. Voici l'anneau qui représente sa volonté suprême : vous le reconnaissez ?

HERMANN. Il suffit.

Il rentre.

SCÈNE XI.

ARCHANGELI, ANDRÉA.

ARCHANGELI. Je reviens en courant : tout le palais est en désordre : à l'arrivée du médecin de Bologne, le duc s'est retiré avec lui dans son cabinet ; tout à coup un cri s'est fait entendre. On est entré, et l'on a trouvé le duc évanoui : on ne sait s'il est revenu à lui : en attendant, j'ai donné des ordres: Beppo et Tiepolo, deux hommes sûrs, partent pour la frontière... et la voiture doit être aux portes du palais...

ANDRÉA. Retournes-y, malheureux : cette heure est décisive ; le testament qui me

nomme duc de Ferrare est entre les mains du grand justicier. Si tu vois quelque officier sortir du palais et se diriger vers sa demeure, fais-lui une querelle, prends un prétexte; tue sans délai, tue. Il ne faut pas qu'un autre testament puisse arriver.

Archangeli sort.

SCÈNE XII.

ANDRÉA, ASTOLPHE, LA DUCHESSE, HERMANN.

ASTOLPHE, *entrant le premier*. Des arbres!... des fleurs!... le ciel!... Oh! que tout cela est beau! Quoi! c'est là le monde, c'est la nature!... Oh! si j'étais libre, si j'étais libre!... Quel bonheur de courir à travers champs, sans but et sans guide... avec cette nature charmante sous les yeux, et au-dessus de soi ce ciel profond, immense, cet horizon sans borne comme la pensée!... Laissez-moi, ne me parlez pas, ne m'éveillez pas, je fais un rêve céleste!...

LA DUCHESSE. Ah! seigneur, est-il bien vrai?... Je suis comme ce malheureux enfant, moi; je crains de m'éveiller: le duc pardonne! il nous renvoie! nous sommes libres!...

ANDRÉA. Oui, madame; depuis longtemps on reprochait au duc votre captivité: il se met en repos avec sa conscience; retournez sous le ciel heureux où vous êtes née; ses bienfaits vous y suivront.

ASTOLPHE. Ah! courons remercier mon oncle...

ANDRÉA. Le duc ne voit personne.

ASTOLPHE. Quoi! pas même son neveu!

HERMANN. Mon prince, le duc est souffrant.

ASTOLPHE. Ah! que Dieu protége son règne!

HERMANN. Madame, c'est peut-être à cette maladie que vous devez la liberté. Hâtez-vous d'en profiter, et partez sans lui laisser le temps de se repentir de sa clémence... le duc n'est pas habitué à pardonner.

LA DUCHESSE. Oui, partons, mon fils, partons à l'instant.

On entend la cloche du palais.

LA DUCHESSE. Quel est ce bruit?... Le son de cette cloche n'avait pas encore frappé mes oreilles... il y a, dit-on, dans ce palais un beffroi sinistre qui ne se fait entendre qu'à la fin de chaque règne?... Est-ce celui-là, mon Dieu?

SCENE XIII.

ANDRÉA, ASTOLPHE, LA DUCHESSE, HERMANN, LE GRAND JUSTICIER, *conduit par un enfant, puis* ARCHANGELI.

LE GRAND JUSTICIER, *du haut de la galerie*. Vous qui fûtes les sujets d'Alphonse Ier, duc de Ferrare, priez pour lui!

ANDRÉA. Mort!

LA DUCHESSE. Ah! mon père, est-il possible?... notre persécuteur?...

LE GRAND JUSTICIER. Ne lui donnez plus ce nom... il est allé rendre compte de sa vie aux juges des princes de la terre; votre devoir est de lui pardonner.

ANDRÉA. Et vous avez assisté à ses derniers moments?... Vous avez reçu ses dernières paroles?...

LE GRAND JUSTICIER. Averti trop tard du danger qu'il courait, je l'ai trouvé luttant avec l'agonie... On dit qu'à ma vue, un rayon a passé dans ses paupières éteintes... mais il ne m'a pas donné d'autres signes de connaissance: il est mort sans avoir parlé.

ANDRÉA, *à part*. Sans avoir parlé!... (*Haut.*) Monseigneur, souffrez que je vous quitte; mon devoir...

LE GRAND JUSTICIER. Vous retient ici... j'ai d'importantes choses à vous dire; mais d'abord conduisez-moi près du prince Astolphe. (*Astolphe lui prend la main et la baise.*) Ah! je n'irai pas loin pour le trouver, ces douces mains doivent être les siennes; ces larmes tombent de ses yeux. Sur mon cœur, noble et cher enfant! le ciel m'a ravi le bonheur de vous voir: que je vous embrasse pour me consoler.

ASTOLPHE. Mon père!...

LE GRAND JUSTICIER. Princes, je vous apporte le testament du duc Alphonse; la loi exige qu'avant de connaître qui de vous deux cet acte appelle à la couronne, vous juriez de vous y soumettre. Il y va de votre honneur et de la tranquillité de l'état.

ASTOLPHE. Quoique toutes les chances soient contre moi, je le jure.

Archangeli est entré depuis quelques instants.

LE GRAND JUSTICIER. Et vous, duc Andréa?

ARCHANGELI, *à l'oreille d'Andréa*. Vous pouvez jurer; personne n'est sorti du palais; le testament que tient le justicier est assurément celui qui a été fait en votre présence.

ANDRÉA, *bas, à Archangeli*. En effet, le parchemin et les rubans sont les mêmes.

LE GRAND JUSTICIER. Duc Andréa, nous attendons votre réponse.

ANDRÉA. Quelles que soient les dernières volontés de mon cousin, je jure de lui obéir. Malheur à celui de nous deux qui trahira son serment!

LE GRAND JUSTICIER, *lui donnant le parchemin*. Bien, duc; je n'attendais pas moins

de vous. Lisez donc; et vous tous, écoutez les dernières volontés du Alphonse.

ANDRÉA, *lisant.* « 14 juin 1560. » (*A part.*) Aujourd'hui. (*Haut.*) « Nous, Alphonse Ier, » duc de Ferrare, prêt à paraître devant » Dieu, déclarons appeler au trône, comme » notre héritier naturel et légitime, le prince » Astolphe... »

ASTOLPHE. Moi!

LA DUCHESSE. Mon fils!

ANDRÉA. Lui! lui! duc de Ferrare!

LE GRAND JUSTICIER. Continuez, prince.

ANDRÉA, *continuant.* « Le prince Astol- » phe, notre neveu, fils de feu notre frère, » le prince Alexandre; hors que, si Dieu le » rappelait avant terme, ou s'il décédait sans » enfants, notre cousin Andréa lui succéde- » rait à son tour, car telle est notre volonté. » *Signé* ALPHONSE. »

ARCHANGELI. Nous voilà bien!

LA DUCHESSE. Mon fils!... Ah! je n'ai jamais désespéré de votre justice. Je vous en prends à témoin, mon Dieu.

LE GRAND JUSTICIER. Maintenant, prince Astolphe, à genoux; permettez-moi de passer à votre cou ce scapulaire que je viens de prendre à votre oncle, et qui depuis trois cents ans, porté par tous vos ancêtres, est devenu pour les ducs de Ferrare le premier attribut de leur souveraineté.

ASTOLPHE. Oh! mais, c'est un rêve... Quoi! le duc m'exilait et il me choisit pour successeur!

ANDRÉA. Malédiction!

LA DUCHESSE. Prince Andréa, monseigneur, je confie la jeunesse de mon fils à votre expérience, à votre fidélité. Elevé dans la solitude, inconnu de tous ses sujets, Dieu lui donne une rude tâche, il l'accepte parce qu'il compte sur vous. (*A Hermann.*) Capitaine Hermann, vous avez veillé sur mon fils quand il était dans la tour; veillez désormais sur le duc de Ferrare dans son palais, et gardez aussi fidèlement le souverain que vous avez gardé le prisonnier.

Les portes du palais s'ouvrent; on voit la chambre où est mort le prince, on y a disposé un catafalque sur lequel il est étendu.

ASTOLPHE. Quel spectacle!

LA DUCHESSE. Le duc! le duc sur son lit mortuaire!

LE GRAND JUSTICIER. Princes, les morts demandent des prières, et ce sont les morts couronnés qui en ont le plus besoin.

Astolphe, le grand Justicier et la duchesse remontent le théâtre et vont s'agenouiller devant le catafalque; Hermann sort pour aller donner des ordres; Andréa et Archangeli restent seuls sur le devant du théâtre.

ARCHANGELI, *à Andréa.* Vous ne priez pas, monseigneur?... Il est vrai que le défunt s'est bien mal conduit avec vous. Mais ce n'est qu'un prêté pour un rendu. Doit-on hériter de ceux qu'on empoisonne?

ANDRÉA. Oh! ce testament, ce testament! Et tu as osé me dire que personne n'était sorti du palais?

ARCHANGELI. Personne; au moins par les portes où vous aviez posé des sentinelles... Mais le duc y avait peut-être ménagé des issues que vous ne connaissez pas.

ANDRÉA. Et me voir ravir par cet enfant le fruit de tant de soins! Cet enfant! il faut qu'il meure avant d'être couronné, puisque je ne puis monter sur le trône qu'après sa mort.

ANDRÉA. Silence! on a cessé de prier.

Tout le monde se relève, Hermann paraît.

LE GRAND JUSTICIER. Que tous les serviteurs du feu duc se retirent... (*A Astolphe.*) Prince, il est d'usage que le successeur du souverain qui vient de succomber passe la nuit en prières près de son corps, n'ayant que Dieu pour témoin.

ASTOLPHE. Je suis prêt, monseigneur.

ANDRÉA, *bas, à Archangeli.* Seul!.... entends-tu?... Cet enfant sera seul toute la nuit!

Il fait quelques pas pour sortir et revient en attendant Hermann.

HERMANN. Monseigneur, je veillerai moi-même à cette porte, et personne ne pourra vous troubler.

ANDRÉA, *à part.* Ah! maudit Allemand!... Il est incorruptible, inattaquable!

ARCHANGELI, *à part.* Incorruptible, oui; mais inattaquable, non... J'ai mon projet... je vous attends devant le palais.

Il sort.

LE GRAND JUSTICIER. Prince, je vous quitte. Le peuple ne vous connaît que par vos infortunes; il faut se hâter de vous présenter à lui. (*A voix basse.*) Veuillez m'accompagner, madame; visitons ensemble les principaux de l'état; ceux qui résisteraient aux représentations d'un vieillard seront subjugués par l'éloquence d'une mère.

ANDRÉA. Prince, heureux et fier de la confiance que je vous inspire, je vais employer en votre faveur l'influence que je pense avoir acquise.

ASTOLPHE. Je m'abandonne à vous, mon cousin.

LA DUCHESSE, *embrassant son fils.* O mon fils! c'est la première fois que je te quitte sans peine!... Je ne crains plus pour toi; je te laisse sous la garde d'un ami!

La Duchesse et le grand Justicier sortent après avoir embrassé Astolphe. Resté seul en scène, il fait ses adieux à Hermann, et entre dans la chambre mortuaire dont les portes se referment sur lui. Une patrouille traverse le théâtre. Hermann donne le mot d'ordre à l'officier qui la commande; puis il va se mettre en faction devant le palais.

SCÈNE XIV.

HERMANN, *en faction*, ARCHANGELI, *rentrant mystérieusement. Il est déguisé.*

ARCHANGELI, *à part.* Sous ce costume bizarre, mon saint patron lui-même ne me reconnaîtrait pas; d'ailleurs l'obscurité me favorise. (*Se dirigeant du côté d'Hermann en chantant.*) Là, là, là!... la nuit est noire comme le diable... Là, là, là...

HERMANN. Qui vive?

ARCHANGELI. Ci... citoyen de Ferrare.

HERMANN. Qui t'a permis d'entrer dans le palais, ivrogne?

ARCHANGELI. Ivrogne... Ah! si l'on peut dire, pour quelques méchants petits verres de vin que j'ai dans la tête! ça ne m'empêche pas de marcher droit et de chanter juste.... Ecoutez plutôt.

Que saint Marc et la Madone
Soient en aide au Gondolier!

HERMANN. Peux-tu chanter en ce lieu, en ce moment?... Sors d'ici.

ARCHANGELI. Êtes-vous dûr pour le pauvre monde! Laissez-moi remplir le petit message d'amour qu'on m'a donné; tiens, mon ami, voilà un ducat pour ta récompense. Va dire tout de suite au capitaine Hermann...

HERMANN. Tu cherches le capitaine Herman?...

ARCHANGELI. Oui, c'est lui que je cherche.

HERMANN. Eh bien, il est devant toi.

ARCHANGELI. Vous seriez le capitaine... Au fait, pourquoi pas? vous ressemblez assez au signalement que la petite voix m'a donné.

HERMANN. Mais au nom de qui viens-tu? le saurais-je enfin?

ARCHANGELI. Au nom de la demoiselle du faubourg de Pise...

HERMANN. Diana!

ARCHANGELI. Justement... Voilà le nom qu'elle m'a dit. — Tu as tes entrées dans le palais, mon brave garçon: vas trouver le capitaine Hermann; tu lui diras que Diana est à Ferrare, qu'elle l'attend, qu'elle veut absolument lui parler. S'il tarde seulement une heure, l'honneur et la vie de celle qu'il aime courront le plus grand danger.

HERMANN. Tu mens. Diana m'a écrit ce matin qu'elle ne viendrait pas à Ferrare aujourd'hui.

ARCHANGELI. Attendez: Si le capitaine Hermann ne veut pas te croire, a-t-elle ajouté, des jardins du palais ducal on voit la maison que j'habite dans le faubourg de Pise; montre-lui la lumière que je vais placer dans ma chambre; il ne pourra douter de mon retour.

HERMANN. En effet de ce côté, on peut voir... (*Il regarde.*) Eh bien, drôle, es-tu convaincu d'imposture? Je vois la fenêtre dont tu parles, mais aucune lumière n'y brille. Diana n'y est pas.

ARCHANGELI, *à part.* Diavolo! le signal n'est pas donné... Est-ce que San-Pietro ne serait pas libre? (*Haut.*) Ecoutez donc, elle n'est peut-être pas encore rentrée... mais d'un moment à l'autre... et tenez, tenez, voilà la lumière... Direz-vous encore que je mens?

HERMANN. Il a raison. Diana est à Ferrare, et un grand danger menace son honneur, sa vie... C'est là ce qu'elle t'a dit?

ARCHANGELI. Mot pour mot... Il y a-t-il un pour-boire, mon général?

HERMANN. Oh! que vais-je faire?... Mais cette lumière m'éblouit, m'attire... D'ailleurs, je reviendrai si vite!

ARCHANGELI, *à part.* Allons donc!

HERMANN, *appelant une sentinelle qui paraît.* Arnold! Arnold!

ARCHANGELI, *à part.* Un des nôtres!... Mon maître règnera.

HERMANN, *à la sentinelle.* Arnold, tu vas garder cette porte pendant mon absence: une affaire imprévue... indispensable...

ARCHANGELI, *à part.* Enfin!

HERMANN, *qui a fait quelques pas, s'arrête.* Que vais-je faire? quitter le prince, déserter mon poste!

ARCHANGELI. La lumière brille toujours... elle vous attend...

HERMANN. Eh bien! non, non... Le duc de Ferrare m'a mis à cette place, dussé-je y mourir d'inquiétude, j'y resterai, j'y resterai. Soldat, à ton poste et toi, espion ou messager, au large! Si tu m'approches de plus de dix pas, je fais feu.

Arnold rentre.

ARCHANGELI. Bien obligé! Sortons de ce côté. Tout est perdu!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ANDRÉA.

ANDRÉA. Tout est sauvé! le testament écrit par le feu duc peu d'instants avant sa mort a été porté au patriache par un officier qui vient de me vendre son secret.

ARCHANGELI. Quel secret?

ANDRÉA. Celui d'un passage par lequel il est sorti du palais sans être vu. En voici la clef.

ARCHANGELI. Eh bien, après?

ANDRÉA. Ce passage aboutit à la chambre mortuaire; à la chambre où l'enfant prie seul en face d'un cadavre. Me comprends-tu à présent?

ARCHANGELI. Je comprends.

ANDRÉA. Viens donc.

ARCHANGELI. Je vous suis.

Ils sortent précipitamment.

HERMANN, *debout à la porte du fond* Sentinelles, veillez!

Le cri est répété plusieurs fois en s'affaiblissant.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur d'un souterrain : à droite de grands piliers ; à gauche un escalier tournant qui se perd dans les frises.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASTOLPHE *endormi*, DIANA.

DIANA. Il dort toujours... Tant mieux, le sommeil est un si bon médecin... Pauvre enfant!... comme sa figure est noble et doucel.. Il m'intéresse à tel point qu'il me fait oublier quelquefois l'absence de mon père et celle d'Hermann.

ASTOLPHE, *endormi*. Ma mère! ma mère!

DIANA. Il a nommé sa mère : elle le croit mort. Que je la plains!

ASTOLPHE. Au secours! au secours! on m'assassine!

DIANA. Cet affreux souvenir le poursuit jusque dans ses rêves!...

ASTOLPHE. A moi! à moi!... une épée, une épée!... Ah! ne me tuez pas... par pitié pour ma mère... (*Il s'est levé, il ouvre les yeux.*) Ciel! où suis-je?

DIANA. Auprès de moi... c'est-à-dire en sûreté.

ASTOLPHE. Diana!

DIANA. Vous êtes faible... calmez-vous... asseyez-vous...

ASTOLPHE. Non, j'ai plus de forces que vous ne croyez; je sens la vie qui renaît en moi... vos soins auront opéré ce miracle.

DIANA. Et votre généreuse constitution nous a bien aidés?... Mais que d'inquiétudes vous nous avez données!... Pendant neuf jours entiers la fièvre et le délire... tout à l'heure encore, en rêvant...

ASTOLPHE. J'ai parlé?

DIANA. Oui.

ASTOLPHE. De qui?

DIANA. De votre mère.

ASTOLPHE. O mon Dieu!

DIANA. Qui êtes-vous donc?

ASTOLPHE. Je répondrai à cette question quand vous-même m'aurez appris quelles sont ces voûtes mystérieuses où je me suis réveillé dans vos bras.

DIANA. Qu'importe où vous soyez? vous méfiez-vous de moi?

ASTOLPHE. Je vous dois la vie.

DIANA. Eh bien?

ASTOLPHE. Eh bien, je suis prêt à la perdre pour vous prouver ma reconnaissance ; mais je ne puis livrer mon secret sans conditions. Dites-moi où je suis; je vous dirai qui je suis.

DIANA. Vous voyez bien que c'est de la méfiance.

ASTOLPHE. En tout cas, ce n'est pas vous qui m'en inspirez.

DIANA. Qui donc?

ASTOLPHE. Regardez le lieu où je vous parle, Diana, et dites-moi si à votre âge et belle comme vous l'êtes, on habite un souterrain sans avoir de grandes raisons pour se cacher. Il est si doux de voir le ciel, de respirer un air pur et libre! En vous confinant ici, vous avez dû obéir à quelque influence que je ne connais pas..... c'est cette influence que je redoute, c'est d'elle que je me méfie... Et, tenez, vous qui me parlez de mes rêves, savez-vous celui que j'ai fait cette nuit?... J'ai entendu, de ce côté...

DIANA. Le bruit des vagues qui battent le pied de ces rochers? belle découverte! ne vous ai-je pas dit que nous étions près de la mer?

ASTOLPHE. Non; des chants d'orgie, d'affreux blasphèmes qui se mêlaient aux éclats de la tempête!

DIANA. Malheureux! pas un mot de plus, ou vous êtes perdu!

ASTOLPHE. Comment? que voulez-vous dire?

DIANA. Voici le Maure; silence devant lui. (*Entre un esclave maure qui porte un panier.*) Bonjour, Hassan; quoi de nouveau?... Rien?... Bon. Tu nous apportes le souper? donne. Qu'y a-t-il? Les provisions sont épuisées... Eh bien, tu iras demain à Ferrare.

Le Maure s'en va.

ASTOLPHE. Cet homme doit aller demain à Ferrare?

DIANA. Oui.

ASTOLPHE. Je l'y suivrai.

DIANA. Vous êtes encore trop souffrant. Je ne puis vous laisser partir.

ASTOLPHE. Oh! la liberté achèvera ma guérison. Je vous dis que je partirai.

DIANA. C'est impossible.

ASTOLPHE. Impossible! Et de quel droit me retiendriez-vous?

DIANA. Vous avez dit cela avec une majesté toute royale.

ASTOLPHE. Je veux sortir.

DIANA. Je veux... ah! le duc de Ferrare dit : Nous voulons.

ASTOLPHE. Nous verrons si vous osez porter la main sur moi !

DIANA. Un pas de plus et j'appelle le Maure.

ASTOLPHE. Ah ! voilà ce que je craignais, Je suis prisonnier ! Je suis prisonnier !

DIANA. Il pleure à présent !

ASTOLPHE. Oh ! la liberté, Diana, la liberté !... Ma mère... songez-y donc, cela est horrible. Elle se figure que moi, son fils unique, je suis à jamais perdu pour elle; il y a de quoi la rendre folle; il y a de quoi la faire mourir ! Oh ! je sais ce que vous allez me dire : que vous m'avez sauvé la vie; mais à quoi bon si je ne dois jamais revoir le jour ni embrasser ma mère? Oh ! faites-moi reconduire près d'elle, et demandez ce que vous voudrez pour prix de ce service ! Ah ! quel malheur pour moi que votre mère soit morte! vous comprendriez ce que souffre la mienne, et vous auriez pitié d'elle et de moi !

DIANA. Mais, malheureux enfant, voyez donc mes larmes qui coulent aussi... Je vous plains de toute mon âme; mais mon père, à à moi, mon père, je ne puis rien faire sans le consulter... Ce serait exciter sa colère, causer sa perte peut-être.

ASTOLPHE. Sa perte!

DIANA. Oh ! taisez-vous... ne me faites plus parler... attendez mon père... il m'aime, il consentira... il ne peut tarder maintenant. (*On entend un bruit de cor lointain.*) Ecoutez !... Ecoutez !...

ASTOLPHE. Quoi donc?

DIANA. J'entends un bruit de cor... si c'était mon père!

ASTOLPHE. Votre père !...

DIANA. Oui, c'est lui sans doute. Je vais l'embrasser !... cachez-vous, qu'il ne vous voie pas d'abord.

Elle sort.

SCÈNE II.

ASTOLPHE, *seul.*

O mon Dieu, mon Dieu ! ne suis-je pas le jouet d'un rêve? J'habitais une prison noire et profonde, comme celle-ci; n'ai-je point rêvé que j'en étais sorti pour monter sur un trône... et qu'au bout d'une heure un assassin avait tranché du même coup ma vie et mon règne?... Ma mère, à ce nom mon cœur bat avec force, mes larmes jaillissent, je sens trop que je suis séparé d'elle, et la réalité se révèle à moi par la douleur... Ainsi ma liberté dépend de cet homme que je vais voir... S'il me la refusait?... s'il allait me reconnaître?... car, enfin, il vient du dehors, il sait les nouvelles; le bruit de l'assassinat du prince Astolphe a dû parvenir jusqu'à lui. S'il allait me livrer à mes assassins! C'est un homme qui a des raisons pour se cacher !... sais-je de quoi il est capable ?... Je ne veux pas l'attendre... Ce matin, en furetant de ce côté, j'ai trouvé derrière un tas de broussailles une porte mal cachée et qu'il me sera facile de forcer... où me conduira-t-elle ?... je l'ignore; mais je veux en tenter la chance. A défaut de la liberté que je cherche, j'apprendrai peut-être où je suis.

Il sort. Entrent Diana et San-Pietro.

SCÈNE III.

DIANA, SAN-PIETRO.

DIANA. Mon bon père !

SAN-PIETRO. Ma fille chérie !

DIANA. Dix jours ! dix jours sans revenir ! et au moment de votre délivrance, vous m'aviez à peine laissé le temps de vous embrasser.

SAN-PIETRO. Ce brusque départ, cette absence m'ont été aussi pénibles qu'à toi, Diana; mais je n'avais pas de temps à perdre : mes matelots me réclamaient. Prévenus déjà de ma captivité, l'ambition s'éveillait chez les uns, le découragement, plus dangereux, s'emparait des autres. A ma voix, tout est rentré dans l'ordre... Que je suis heureux de te revoir ! Cette caverne est un séjour plutôt fait pour des loups que pour des hommes !... Mais j'y embrasse ma fille !...

Il lui tend les bras.

DIANA. Oh ! que vous êtes bon !

SAN-PIETRO. Que s'est-il passé en mon absence ?... conte-moi tout cela... Hermann ?...

DIANA. Toujours le même. Sûr de moi malgré les apparences. Oh ! il m'aime bien !... Mais je n'ai pas encore osé lui dire...

SAN-PIETRO. Je comprends; tu crains que cet aveu ne le fasse renoncer à son amour? il rougira de moi, sans doute.

DIANA. Mon père !

SAN-PIETRO. Eh bien, je lui parlerai, je lui dirai qui nous sommes. Il saura que ce n'est pas la société, mais Venise seule, qui est notre ennemie; Venise, que nous avions combattue comme matelots, à l'époque où les princes confédérés d'Italie avaient une marine, et que nous poursuivons comme corsaires, maintenant qu'ils n'en ont plus; Venise, dont les intrigues plus heureuses que ses armes ont causé la mort du prince Alexandre, notre amiral bien aimé; Venise enfin, qui, achetant à prix d'or l'alliance et la soumission du duc de Ferrare, croyait les marins de sa flotte compris dans ce marché infâme et se flattait déjà de nous tenir sous ses drapeaux.

DIANA. Cela est vrai. Vous n'attaquez que les vaisseaux vénitiens, vous respectez ceux des autres nations. A terre, votre présence n'est signalée par aucun ravage. Cependant

vous connaissez comme moi l'exécration, l'horreur, qui s'attache au nom des pirates de l'Adriatique.

SAN-PIETRO. Oui. Venise, désespérant de nous détruire à l'aide de ses soldats, veut soulever contre nous les peuples, et le duc de Ferrare, faible et cruel comme tous les tyrans, a publié dans ses édits que notre crime était si grand, qu'il renonçait pour celui-là seulement au droit de grâce. Alors, plusieurs d'entre nous, aigris par le malheur, exaspérés par l'injustice, ont souillé notre cause par des désordres dont je gémis tout le premier; mais encore une fois, Hermann est soldats et fils d'un peuple libre, il me comprendra.

DIANA. Vous me rendez la confiance.

SAN-PIETRO. Chère fille, si tu savais comme je désire te voir un protecteur, un appui.... Mon existence est entourée de tant de dangers... je puis d'un moment à l'autre...

DIANA. Mon père...

SAN-PIETRO. Allons, assez, assez sur ce sujet. Tous ces souvenirs m'ont troublé, il faut m'en distraire. Tu m'as fait dire par un des nôtres de hâter mon retour; que tu avais quelque chose à me dire. Je t'écoute; de quoi s'agit-il?

DIANA. D'une imprudence; mais aussi d'une bonne action.

SAN-PIETRO. Une imprudence! parle!

DIANA. C'était la nuit même de votre délivrance, vous veniez de me quitter... Seule avec le Maure, j'avais repris le chemin de ce souterrain où j'étais bien triste de revenir sans vous. Nous marchions le long de la rivière; tout à coup, à la clarté de la lune, je crois entrevoir une forme humaine arrêtée entre les roseaux... je m'approche. Je ne m'étais pas trompée, c'était le corps d'un jeune homme qu'on avait jeté dans le fleuve après l'avoir poignardé.

SAN-PIETRO. Il était mort?

DIANA. Je le crus d'abord; mais en mettant la main sur son cœur, je sentis un faible mouvement... Oh! je ne puis vous dire ce que j'éprouvai... Ce pauvre enfant! ses traits étaient si beaux et si doux!... et puis mourir si jeune et d'une façon si terrible... Enfin, je résolus de le sauver. Aucune habitation autour de nous. Aidée du Maure, je le transportai dans ce souterrain, où, à force de soins, et l'ai rendu à la vie.

SAN-PIETRO. Ici, ici, imprudente!

DIANA. Oui, mon père, et il y est encore... mais personne ne le sait, personne ne l'a vu.

SAN-PIETRO. Mais lui, lui, n'a-t-il vu personne? ne sait-il rien?

DIANA. Oh! rien, absolument rien.

SAN-PIETRO. Et qui est-il, cet enfant?... Quel est son nom, sa famille, la cause de cet assassinat?

DIANA. Je l'ignore. Il a toujours refusé de répondre à mes questions. Mais si vous le voyiez, si vous l'entendiez...

SAN-PIETRO. Je n'ai le droit de le voir et de l'entendre que devant tous, car il s'agit ici de la sûreté commune.

DIANE. Oh! alors, il est perdu.

SAN-PIETRO. Ne le sommes-nous pas nous-mêmes, si je le sauve?

DIANA. Oh! non, non, mon père! Si vous saviez; cet enfant, il a une prudence et une sensibilité au-dessus de son âge.

SAN-PIETRO. Qu'importe?

DIANA. Je vous jure qu'il ne sait rien, qu'il est loin de soupçonner la vérité. Le lieu où il est, le Maure qui nous sert, tout cela sans doute excite sa défiance et motive son silence mais; il est trop reconnaissant envers moi pour jamais parler même de l'endroit où il a été recueilli. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour savoir son nom, et tous mes efforts ont été vains; il garde son secret, pourquoi ne garderait-il pas le nôtre?

SAN-PIETRO. Sur la parole d'un enfant, je ne puis exposer la vie de tant d'hommes.

DIANA. Ainsi, cette bonne action dont je me félicitais n'aura été qu'une imprudence qui amènera sa perte. Ainsi, je ne lui aurai sauvé la vie que pour le voir mourir ici..... Pauvre enfant... j'aurais mieux fait de le laisser expirer entre les roseaux du fleuve; les vents peut-être auraient apporté ses derniers soupirs à sa mère!

SAN-PIETRO. Il a une mère, dis-tu?

DIANA. Oui, une mère qu'il appelle dans ses rêves, qu'il invoque dans ses prières pour sortir d'ici: une mère qui le croit mort.... Jugez si elle souffre!... Ah! mon père, songez aux larmes qu'elle verse, songez à celles que vous verseriez vous-même si un jour votre fille, disparue et retenue de force... si vous la croyiez morte enfin!...

SAN-PIETRO. Assez, assez, enfant!... Eh bien, je consens à le voir, et s'il ne sait rien, si personne ne l'a vu, s'il est tel que tu le dis... eh bien..... eh bien, il partira, il sera libre!

DIANA. Oh! merci, merci, mon père..... Mais je l'entends..... il vient..... voyez-le et jugez!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ASTOLPHE.

Astolphe entre tout éperdu. San-Pietro se tient à l'écart.

ASTOLPHE. Qu'ai-je vu?..... est-ce dans l'enfer des vivants que je suis captif?... *Apercevant Diana.*) Ah! Diana.

DIANA. Qu'avez-vous? d'où venez-vous?

ASDOLPHE. Sorti de cette chambre par une issue que j'avais trouvée, je me suis engagé dans une galerie où de pâles lumières, placées de distance en distance, ne servaient qu'à rendre l'obscurité plus sinistre..... A chaque pas, le flot plus bruyant, le vent plus frais m'annonçaient que j'approchais de la mer... Enfin, au détour d'un rocher... quel spectacle!... Des hommes au teint bronzé, aux traits sinistres, se promenaient sur le rivage!... Les uns aiguisaient leurs poignards sur le tranchant de quelque roche... les autres faisaient tournoyer autour d'eux leurs haches d'armes... fouillant des ballots de marchandises amoncelées, un groupe en retirait des objets précieux. A moi ces diamants, disait l'un, j'en ai tué le propriétaire..... A moi cette coupe d'or, disait l'autre, j'ai coupé les mains qui la portaient..... Puis, ils jouaient entre eux ces dépouilles sanglantes, et chaque coup de dé était suivi d'un concert d'éclats de rire et de malédictions. Où m'avez-vous conduit, mon Dieu!... Est-ce que je suis dans le repaire des pirates de l'Adriatique?...

Il aperçoit San-Pietro.

DIANA. Oui, malheureux enfant, vous y êtes, et votre curiosité vous a perdu!

ASTOLPHE. Quoi, Diana, votre père... Oh! c'est impossible...

SAN-PIETRO. Cela est pourtant. Je suis le chef des pirates, comme vous les appelez. Je voulais vous sauver. Mais maintenant vous connaissez notre secret, ce souterrain sera votre tombeau.

ASTOLPHE. Ma mère! ma mère!

DIANA. Silence!... Écoutez... j'entends le bruit des pas dans cette galerie... ils se seront aperçus de votre présence... ils viennent!

ASTOLPHE. Eh bien! je les attends!...

DIANA. Il est perdu!..... O mon père... par pitié, par grâce! ils vont le tuer..... Un enfant, un enfant qui invoque sa mère... au nom de la mienne...

SAN-PIETRO. Réfugiez-vous là, et pas un mot, pas un cri... Allez...

SCÈNE V.

SAN-PIETRO, DIANA, PIRATES.

UN PIRATE. Par ici... par ici... à mort!

SAN-PIETRO. Halte!

LES PIRATES. Le capitaine!

Tous s'arrêtent.

SAN-PIETRO. Qu'est-ce? pourquoi ce vacarme? qui vous a permis de pénétrer dans cette salle où ma fille a seule le droit de se tenir, dans cette salle que vous devez respecter comme l'arrière du vaisseau?

LE PIRATE. Capitaine, si nous avons enfreint la consigne, c'est par nécessité. Un étranger s'est introduit ici.

SAN-PIETRO. Un étranger?

LE PIRATE. Oui, il y a cinq minutes, une figure humaine a paru à l'angle de la galerie qui conduit à nos magasins...

PLUSIEURS VOIX. Je l'ai vu! je l'ai vu!

SAN-PIETRO. Et je l'ai vu aussi. C'était moi.

TOUS. Vous?

SAN-PIETRO. Et j'ai entendu vos chants impies, vos paroles de malédiction, et je vous ai vus jouant comme des mécréants votre part du butin. Quand je cherchais des marins se préparant à de nouveaux combats, je n'ai trouvé que des bandits se disputant des dépouilles, se vantant de leur cruauté, et je me suis retiré pour ne pas punir... Mais vous m'avez poursuivi jusqu'ici, vous êtes venus chercher justice, je vais la faire.

LE PIRATE. Ma foi, capitaine, nous ne sommes pas de jeunes filles.

SAN-PIETRO. Silence! Au dernier combat, des cruautés infâmes ont été commises. Notre guerre contre Venise est légitime, vous l'avez déshonorée... Cinq d'entre vous ont tué des ennemis sans défense qui avaient obtenu quartier et ont pillé avant l'ordre. Quels sont-ils?... qu'ils sortent des rangs et qu'ils approchent... (*Cinq pirates se présentent.*) Ah! c'est vous, misérables, qui changez une bataille en assassinat!... Heureusement pour vous, je suis dans mon jour de clémence, et voici la sentence que je rends: deux vaisseaux vénitiens passeront bientôt à la hauteur de côtes; cette nuit, nous partirons pour les attaquer. Je vous permets de vous faire tuer en montant les premiers à l'abordage.

LES PIRATES. Merci, capitaine.

On entend le son du cor.

SAN-PIETRO. Voici une visite. Hassan, va voir qui ce peut être. Et vous autres, retournez dans le souterrain; dans une heure je trinquerai avec vous! cette nuit nous partirons.

TOUS. Vive San-Pietro!

SAN-PIETRO. Allez.

Ils sortent.

HASSAN, *rentrant*. Capitaine, c'est le messager.

SAN-PIETRO. Qu'il vienne. (*Hassan sort.*) Toi, ma fille, rentre chez toi... Je veux bien sauver la vie à cet enfant en le cachant aux yeux de mes compagnons; mais je ne veux pas qu'il sorte d'ici avant mon retour de cette expédition. Hassan aura mes instructions pour l'empêcher de fuir. Va...

SCÈNE VI.

ARCHANGELI, *conduit par Hassan*, SAN-PIETRO.

ARCHANGELI. Salut au noble et vaillant capitaine.

SAN-PIETRO. Bonjour. Quel motif t'amène? Tu viens chercher la dernière part de prise qui appartient à ton maître?

ARCHANGELI. Oui, d'abord ça; car en aucun temps il ne faut négliger les petits bénéfices, et ensuite la grande nouvelle que tu dois connaître et dont tu ne parles pas.

SAN-PIETRO. Quelle nouvelle?... je ne sais rien.

ARCHANGELI. Ah ça, mais... où vis-tu donc avec tes hommes?.. tu ne t'occupes donc pas des affaires publiques?

SAN-PIETRO. Pas un de mes hommes ne sort de ces souterrains quand nous sommes à terre... et pour moi, n'ayant fait que deux voyages de nuit pour aller à bord, je n'ai vu personne.

ARCHANGELI. Mais c'est impardonnable de vivre ainsi, sans savoir ce qui se passe... Apprends donc que le monde politique a fait une grande perte... le duc Alphonse n'est plus.

SAN-PIETRO. Mort!... Et c'est une mort naturelle?

ARCHANGELI. Fort naturelle... on l'a empoisonné.

SAN-PIETRO. Qui est maintenant duc à sa place?

ARCHANGELI. Mon maître, le prince Andréa.

SAN-PIETRO. Andréa... Andréa, duc de Ferrare!... Ah! je puis donc maintenant lever la tête, paraître au grand jour, effacer ce nom de pirate dont on m'a flétri, rappeler les motifs de cette guerre qui n'a pas manqué de gloire, car le duc Andréa, notre protecteur...

ARCHANGELI. Votre associé, tu veux dire, votre associé pour les bénéfices...

SAN-PIETRO. Soit; mais...

ARCHANGELI. Je viens tout exprès en son nom, pour rompre la société.

SAN-PIETRO. Que veux-tu dire?

ARCHANGELI. Que le prince Andréa, devenu grand-duc par un enchaînement de circonstances qu'il serait trop long de te raconter, a été forcé de conserver l'alliance de son prédécesseur avec la sérénissime République, et par conséquent de renoncer à son droit de grâce envers les pirates de l'Adriatique; il l'a juré, mon cher; et il est trop honnête homme pour trahir un serment.

SAN-PIETRO. Ainsi, celui qui protégeait notre cause, celui que nous comptions parmi nous, nous proscrit aujourd'hui!...

ARCHANGELI. Que veux-tu! il a la faiblesse de tenir plus à la couronne ducale qu'à l'estime de ses associés. Du reste, toujours grand et généreux, il vous donne huit jours pour quitter le territoire; au bout de ce temps, si vous êtes pris, il ne peut vous promettre qu'une corde neuve pour vous faire honneur.

SAN-PIETRO. Mais sais-tu que ton maître est un infâme et un lâche?

ARCHANGELI. Je n'ai jamais prétendu le contraire.

SAN-PIETRO. Sais-tu que toi-même tu es bien hardi d'oser venir nous dire...

ARCHANGELI. Il fallait bien que ce fût quelqu'un; et puis, qu'est-ce que je risque?

SAN-PIETRO. La mort sur l'heure.

ARCHANGELI. La mort?... Est-ce que dans ma condition on ne l'affronte pas à chaque minute? Je ne sors pas de mes habitudes. D'ailleurs, toi, qui te piques de savoir rendre la justice, serais-tu juste en faisant tuer celui qui vient te prévenir du danger qui te menace? Je m'attendais au contraire à des remercîments.

SAN-PIETRO. Et personne n'arrachera la couronne à cet homme indigne?... Mais, que dis-je!... le prince Astolphe, le fils de notre ancien chef... captif depuis quinze ans... Mais c'est à lui à succéder au trône... Il a un parti dans le peuple... Hermann est son gardien, et le traite, dit-on, avec respect et affection... Ah! si je pouvais avec mes hommes...

ARCHANGELI. Tu ne pourrais rien. Le prince Astolphe n'a plus besoin de personne.

SAN-PIETRO. Qu'entends-je?..... il est parti?... il est libre?...

ARCHANGELI. Il est... mort!...

SAN-PIETRO. Lui aussi?

ARCHANGELI, *péniblement*. Quelques heures... après son oncle...

SAN-PIETRO. Et de la même manière, n'est-ce pas?

ARCHANGELI. Son assassin ne me l'a pas dit.

SAN-PIETRO. Tu le connais donc?

ARCHANGELI. Je connais au moins son complice.

SAN-PIETRO. Qui se nomme...

ARCHANGELI. Ne me demande pas son nom, San-Pietro.

ASTOLPHE, *entr'ouvrant la porte*. Je n'entends plus rien. Voyons. (*Apercevant San-Pietro et Archangeli.*) Ciel! ces deux hommes...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ASTOLPHE.

SAN-PIETRO. De quel air il me dit cela! cet assassin, ce complice, quel est-il?... dis-le-moi!... je le veux savoir!

ARCHANGELI. Le capitaine Hermann.

SAN-PIETRO *et* ASTOLPHE. Hermann!

ARCHANGELI. C'est lui qui montait la garde à la porte du prince et qui a laissé entrer ses assassins.

SAN-PIETRO. Hermann!

ARCHANGELI. En foi de quoi son procès a été fait dans les règles, et demain matin, sur la place publique de Ferrare...

SAN-PIETRO. N'achève pas...

ASTOLPHE, *à part*. Grand Dieu!...

ARCHANGELI. Il doit être exécuté.

SAN-PIETRO. Plus bas, plus bas! Diana pourrait t'entendre.

ARCHANGELI, *faisant l'étonné*. Ta fille?... eh bien, qu'importe?

SAN-PIETRO. Viens, malheureux, tu le sauras.

Il l'entraîne.

SCÈNE VIII.

ASTOLPHE, *puis* DIANA.

ASTOLPHE, *seul*. Que viens-je d'apprendre?... Hermann, Hermann, accusé d'avoir contribué à ma mort!... (*Entre Diana.*) Ah! Diana, venez, venez!

DIANA. Vous ici, imprudent! vous osez paraître!

ASTOLPHE. Oui, c'est vous que je cherche. Il faut absolument que vous me fassiez sortir d'ici.

DIANA. Hélas! pauvre enfant, vous savez bien que cela est impossible. Je viens, en ce moment, vous enfermer là, par ordre de mon père.

ASTOLPHE. Jamais, jamais!... je veux partir... Ecoutez, Diana, il y a en ce moment dans les prisons de Ferrare un homme qui va périr d'une mort infâme... cet homme est innocent, et un mot de moi peut l'arracher au supplice... voulez-vous qu'il meure? dites, le voulez-vous?... vous ne répondez pas!... Hermann, Hermann! elle te laissera mourir!...

DIANA. Hermann!... que dites-vous?... quel est ce nom? Hermann! un officier des archers suisses, chargé par le duc Alphonse de garder le prince Astolphe?

ASTOLPHE. Oui, oui, lui-même; vous le connaissez?

DIANA. Si je le connais!... voyons, qu'avez-vous dit? j'ai la tête bouleversée. Vous avez dit que Hermann allait périr sur un échafaud!

ASTOLPHE. J'ai dit cela et je le répète, et je vous jure aussi qu'un mot de moi peut le sauver!

DIANA. Ah! sauvez-le! sauvez-le!... venez, je vous guiderai... courons à Ferrare!

ASTOLPHE. Diana, vous consentez... oh! mon ami et moi nous vous devrons la vie! Comment reconnaître tant de services?... Ah! ce scapulaire! (*Il fouille dans sa poitrine et en tire le scapulaire.*) Tenez, prenez-le; pauvre enfant retranché du monde, je n'ai pas autre chose à vous donner; si nous sommes séparés avant que j'aie pu vous dire qui je suis, présentez-vous dès demain au palais des ducs de Ferrare, ce talisman à la main: vous saurez ce que vaut ma reconnaissance.

DIANA. J'accepte à titre de souvenir. Qu'ai-je besoin de récompense?... c'est à moi de vous remercier à genoux... cet Hermann, que vous appelez votre ami, je l'aime aussi; moi, c'est mon fiancé!

ASTOLPHE. Lui! ô mon Dieu, je vous remercie! je reconnais votre main!... Partons, partons!

DIANA. Par ici... Hassan qui fait la garde... par là... mon père qui vient...

ASTOLPHE. Que faire?... (*On entend le bruit d'une cloche.*) Quel est ce bruit?...

DIANA. C'est le signal pour les réunir tous ici... Oh! n'importe, venez, venez... du courage, et nous réussirons!

Elle l'entraîne dans la chambre où il était.

SCÈNE IX.

SAN-PIETRO, ARCHANGELI.

SAN-PIETRO, *à part*. Archangeli, ils vont venir ici, prendre leur dernier repas.

ARCHANGELI. Et boire leur dernier coup. J'en suis.

SAN-PIETRO. J'allais t'en prier. Reste, et ne leur parle de rien; c'est mon affaire.

ARCHANGELI. Soit.

SAN-PIETRO. Je réclame de toi un dernier service.

ARCHANGELI. Parle.

SAN-PIETRO. Je pars cette nuit pour une expédition. Après-demain, au point du jour, tu te rendras au bas du rocher qui domine la crique où nos vaisseaux sont à l'ancre. Si je suis vivant, tu m'y trouveras, et je te dirai ce que j'attends de toi; si je suis mort...

ARCHANGELI. Il te sera difficile de venir.

SAN-PIETRO. Un autre y sera à ma place

et te dira mes dernières volontés. Tu pourras les accomplir sans manquer à la fidélité que tu dois à ton maître.

ARCHANGELI. J'en prends l'engagement.

SAN-PIETRO. J'y compte... Mais on vient... silence devant eux; ils pourraient tout apprendre à ma fille.

ARCHANGELI. C'est convenu.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES PIRATES.

SAN-PIETRO. Allons, enfants, prenons des forces; nous ne sommes pas sûrs de déjeuner demain matin.

ARCHANGELI. Comme c'est encourageant... pour leur appétit... Me voilà aussi, mes enfants, toujours prêt à trinquer avec vous.

Les Pirates l'entourent et se divisent à diverses tables. Hassan leur apporte du vin et des mets.

CHANSON.

Le diable nous invite,
Rions, buvons, chantons, (*bis.*)
La mer est la marmite,
C'est nous qui l'écumons, (*bis.*)
C'est nous (*bis.*) qui l'écumons.

CHOEUR.

Le diable, etc.

PREMIER COUPLET.

Le pirate est né libre;
Sur terre il fut jeté
Pour mettre l'équilibre
Dans la société.
Quand tous les grands sont chiches
Lui seul est généreux,
Et s'il emprunte aux riches,
C'est pour donner aux gueux.

DEUXIÈME COUPLET.

Connaît-on sur la terre
Un plus charmant métier?
Il a pour tributaire
Le monde tout entier.
Quel pays de Cocagne!
Sa banque est au Pérou,
Ses vins sont en Espagne,
Et ses femmes... partout.

SAN-PIETRO. Viens, Hassan, je dois partir le premier pour rejoindre ceux qui sont à bord. Accompagne-moi; en route je te donnerai mes instructions... et tu viendras les réveiller quand il en sera temps...

Il sort avec Hassan.

ARCHANGELI. Quel silence!... ça ne va déjà plus!... Allons! un dernier verre et un dernier couplet...

En un jour de bataille,
Une hache à la main,
A travers la mitraille
Il se fraye un chemin.
Qu'un sabre, qu'une pique
Lui pénètre la peau,
La mer Adriatique
Fait les frais du tombeau.

CHOEUR.

Le diable, etc.

Les Pirates chantent le refrain d'une voix inintelligible et finissent par s'endormir.

ARCHANGELI. Ils dorment tous, il n'y a que moi dont les yeux s'obstinent à rester ouverts... Je voudrais bien dormir aussi cependant... (*Il se verse à boire à plusieurs reprises.*) Non, non, je ne puis plus dormir ni m'enivrer... ce vin alourdit ma tête, échauffe mon sang, mais mes idées restent claires et nettes... et le sommeil ne vient pas... C'est depuis la nuit... la nuit fatale... Ah! quand j'ai accepté cette besogne maudite, je ne savais pas ce qu'elle devait me coûter... Le jour, je parviens à m'étourdir, je fais des plaisanteries, des bravades; mais quand viennent les ténèbres... alors, ma foi, le diable prend sa revanche... j'ai peur!... Et comment garder mon sang-froid? je crois toujours entendre le cri qu'il a poussé... Je vois encore son sang sur mes mains, sur mes habits, jusque sur le masque qui couvrait mon visage... Il est là, toujours là... J'a beau fermer les yeux, je le vois à travers mes paupières... Oh!... illusion de l'enfer!...

ASTOLPHE, *entrant avec précaution.* Ils dorment tous, bien... Diana m'a dit d'aller l'attendre au haut de cet escalier... Pourvu que je puisse passer sans qu'ils s'éveillent!...

ARCHANGELI. Non, non, ce n'est point une illusion... (*Apercevant Astolphe qui se dirige vers l'escalier.*) Ah! le voilà!... le voilà!...

Il tombe la face contre terre. La toile tombe.

TROISIÈME ACTE.

Une place publique à Ferrare: à droite, le palais; au fond, l'église.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND JUSTICIER, ANDRÉA.

ANDRÉA, *sortant du palais.* Ah! c'est vous, monseigneur.

LE GRAND JUSTICIER, *venant de l'église.* Eh bien, prince, la duchesse?

ANDRÉA. Toujours dans le même état... Pâle et immobile comme une statue, elle paraît insensible à tout ce qui l'environne.

LE GRAND JUSTICIER. Pour la première fois je rends grâce à Dieu d'être aveugle... Mon cœur se déchire à l'idée de cette douleur immense : que serait-ce si je la voyais!... Je compte que vous allez unir vos efforts aux miens pour retenir la duchesse à Ferrare... Mais, dites-moi, le condamné a-t-il fait des aveux?

ANDRÉA. Aucun.

LE GRAND JUSTICIER. Hélas! quand même il nommerait ses complices, ils sont d'un rang trop élevé pour que nous puissions les punir.

ANDRÉA. Monseigneur, que voulez-vous dire?

LE GRAND JUSTICIER. Que le fils a été tué par les mêmes mains qui ont fait périr le père... Venise a vu dans cet enfant un futur ennemi de sa grandeur, et son gouvernement impitoyable n'a jamais reculé devant un forfait... Prince, que cet exemple vous profite.

ANDRÉA. Voici madame la duchesse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, DEUX FEMMES.

LA DUCHESSE, *à ses femmes*. Allons, le jour se lève, hâtons-nous.

LE GRAND JUSTICIER, *s'avançant*. Vous ne vouliez donc pas me dire adieu?...

LA DUCHESSE. Ah! c'est vous... pardon!

LE GRAND JUSTICIER. Ainsi, vous êtes bien déterminée à partir?

LA DUCHESSE. Oui.

LE GRAND JUSTICIER. Pourquoi cette résolution subite?

LA DUCHESSE. Je ne puis rester ici.

LE GRAND JUSTICIER. Où allez-vous?

LA DUCHESSE. En France. Je serais restée en Italie si j'avais eu le tombeau de mon fils: Dieu m'a refusé cette faible consolation.

LE GRAND JUSTICIER. Choisissez-vous bien le moment de votre départ?... Les querelles de l'empereur et du roi de France vous ferment la route de terre; je crains que la mer ne soit pas plus sûre.

ANDRÉA. En effet, d'un moment à l'autre les pirates peuvent reparaître sur nos bords.

LA DUCHESSE. Puissé-je devenir leur victime! c'est ce qui peut m'arriver de plus heureux!

LE GRAND JUSTICIER. Ma fille, Dieu nous défend d'avancer l'heure de notre mort; il nous défend même de la souhaiter... Un peu de courage.

LA DUCHESSE. J'en ai eu pendant quinze ans; maintenant je n'en ai plus.

LE GRAND JUSTICIER. Je vous croyais plus aguerrie au malheur.

LA DUCHESSE. Je le croyais aussi. La mort de mon fils m'a détrompée.

LE GRAND JUSTICIER. Vous aviez déjà subi des épreuves de toute sorte.

LA DUCHESSE. Non. Tant que mon fils a vécu, je n'ai rien souffert.. D'ailleurs, puisqu'il faut tout vous dire, le séjour de Ferrare m'est odieux... Peuple ingrat et insensible!.. Il a vu mourir mon mari et mon fils (et de quelle mort, grand Dieu!), et il n'a pas donné une larme à leur mémoire... Et hier encore, en traversant la ville, je n'ai entendu que des chants de fête, je n'ai rencontré que des visages joyeux... (*Au duc Andréa.*) Ah! pardon, prince, j'ai l'air de blâmer ce peuple dont la joie salue votre règne... excusez la douleur d'une mère.

ANDRÉA. Ah! duchesse, je comprends ce sentiment, et loin de m'en étonner...

LA DUCHESSE. Oui... oui... vous avez été bon pour moi.

ANDRÉA. Le deuil que j'ai ordonné durerait encore s'il eût été compatible avec la cérémonie qui se prépare... Si le ciel permet que nous retrouvions le corps de votre fils, je me ferai un devoir d'élever à celui qui fut mon souverain une tombe digne de sa naissance.

LA DUCHESSE. Non, prince, aucun sentiment d'orgueil ne se mêle à ma douleur. Une humble tombe a été élevée à mon malheureux époux dans le cimetière commun à tous les habitants de Ferrare; je voudrais que mon fils reposât à côté de son père, que la même pierre couvrît tout ce que j'ai aimé!

LE GRAND JUSTICIER. Vos vœux seront remplis, ma fille; comptez sur le duc et sur moi.

UN OFFICIER, *entrant*. Tout est prêt pour le départ de madame la duchesse.

LA DUCHESSE. Adieu, prince; que le ciel vous accorde un règne long et heureux!

ANDRÉA. N'oubliez pas, madame, que le duché de Ferrare est votre seconde patrie, et que son souverain est votre meilleur ami... Que Dieu vous aide et vous console!

LA DUCHESSE. Qu'il me reprenne, je retrouverai mon fils auprès de lui!

Andréa lui baise la main, elle sort avec le Justicier.

SCÈNE III.

ANDRÉA, *puis* ARCHANGELI.

ANDRÉA. Enfin, elle est partie! je respire plus à l'aise... Occupons-nous sur-le-champ de l'étonnante nouvelle que m'a rapportée Archangeli... Holà! Archangeli!

ARCHANGELI. Me voilà!

ANDRÉA. La duchesse est partie.

ARCHANGELI. Tant mieux, monseigneur; car dans les circonstances où nous sommes, sa présence à Ferrare était un danger de plus.

ANDRÉA. Je vois que tu comprends la nécessité de reprendre notre entretien au moment où ce fâcheux devoir de politesse l'a interrompu... Je n'ai cessé de penser à ce fantôme... Archangeli, si c'était un vivant?

ARCHANGELI. Ma foi, je crois que je l'aimerais mieux... Cette apparition m'a tellement troublé...

ANDRÉA. Voyons! il faisait sombre dans cette caverne?

ARCHANGELI. Oui; mais quand il a paru devant moi, une lampe donnait en plein sur sa figure. Je l'ai bien reconnu : c'était sa taille, son air de visage, et jusqu'à ses habits. Je suis tombé à genoux, plus mort que vif; et quand j'ai relevé la tête, il avait disparu.

ANDRÉA. Ne venais-tu pas de faire plusieurs libations?

ARCHANGELI. Oui, monseigneur, à votre santé.

ANDRÉA. Tu étais ivre.

ARCHANGELI. J'ai cela de particulier que j'ai beau boire, je ne m'enivre jamais.

ANDRÉA. Réponds-moi : tu lui as bien donné deux coups de poignard, n'est-ce pas?

ARCHANGELI. Oui, oui.

ANDRÉA. Et après tu l'as jeté du balcon dans le fleuve?

ARCHANGELI. Ne me rappelez pas cela, monseigneur.

ANDRÉA. Bah! le courant l'aura entraîné dans le lac de Fondi ou dans la mer; c'est pour cela qu'on n'a pas retrouvé le cadavre. Tu n'as vu qu'un fantôme... je suis sauvé.

ARCHANGELI. Et moi, je suis perdu.

ANDRÉA. Que veux-tu dire?

ARCHANGELI. Je veux dire que si par un miracle cet enfant existe encore, s'il doit reparaître pour m'accuser et vous disputer la couronne, loin d'être effrayé, je recommencerai la lutte avec plus d'énergie et d'audace. Un vivant, quel qu'il soit, ne saurait m'épouvanter, fût-ce le bourreau, fût-ce vous-même; mais un mort, une ombre, qui vient la nuit se dresser devant vous... qui passe silencieux et pâle devant vos yeux... qui d'un geste vous écarte, d'un regard vous pétrifie, d'un souffle vous renverse... comment résister à un pareil adversaire?... Oh! oui, oui, monseigneur, je vous le répète, si je dois revoir le duc Astolphe, je ne demande qu'une chose, qu'il soit vivant!... Vous osez rire de ce que je vous dis?

ANDRÉA. Ma foi, oui; tu te présentes à moi sous un aspect tout à fait neuf. Allons, allons, cette peinture de tes remords me rassure; mais n'importe, apparition ou réalité, je vais me préparer à tout. Apprends-moi maintenant ce que San-Pietro a répondu à mon message.

ARCHANGELI. Il vous a envoyé au diable de bon cœur!

ANDRÉA. Ce n'est pas ce que je te demande. A-t-il obéi? lui et les siens ont-ils quitté leur caverne?

ARCHANGELI. Oubliez-vous déjà que vous leur avez accordé huit jours de délai? Ce temps écoulé, ils partiront.

ANDRÉA. A la bonne heure, mes promesses envers Venise sont d'autant plus sacrées que j'ai besoin de l'appui de cette puissance qui m'expédie des troupes en ce moment. Dans huit jours, tu retourneras à la caverne, et si les pirates ne sont pas partis...

Murmures du peuple.

ANDRÉA. Quel est ce bruit?

ARCHANGELI. C'est votre bon peuple qui se presse sur cette place, pour voir la figure que fera le capitaine Hermann en marchant à l'échafaud.

ANDRÉA. Archangeli, je t'ai nommé capitaine de mes gardes, je compte sur toi pour hâter l'exécution.

ARCHANGELI. Confiance qui m'honore et que je saurai justifier.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

PETROLO, JUANITA, HOMMES *et* FEMMES *du peuple.*

PETROLO. Messieurs!... si l'on peut se pousser ainsi!... Un peu de calme!... nous arriverons tous... (*Un flot de peuple le pousse.*) Holà là!... ma petite femme!

JUANITA. Mon petit mari!

PETROLO. N'avez-vous pas reçu quelques bourrades?

JUANITA. J'ai été un peu froissée.

PETROLO. C'est vous qui l'avez voulu, vous ne m'avez pas laissé de repos que je ne vous eusse promis de vous mener voir l'assassin du prince... et je ne sais rien refuser.

JUANITA. Ce qui me confond, c'est qu'un si bel homme ait commis un si grand crime. Puis on dit qu'il aimait le prince.

PETROLO. Point du tout!... il était fort dur dans ses fonctions de geôlier... aussi son prisonnier l'avait menacé de se venger s'il devenait jamais duc, et c'est pour prévenir l'effet de cette menace que ce méchant Suisse l'a laissé tuer.

UN OFFICIER, *entrant, suivi de Gardes.* Allons, manants, le cortége va venir, rangez-vous!

Les gardes séparent Pétrolo et Juanita.

JUANITA. Es-tu bien, Petrolo?

PETROLO. On me met les coudes dans la poitrine.

JUANITA. Et moi, on me pince.

PETROLO. Garde, garde... on pince mon épouse... laissez-moi passer!

LE GARDE. Au large!

Il le pousse. Pétrolo se met à côté de Juanita.

SCÈNE V.

HERMANN, CORTÈGE, LES MÊMES, *puis* DIANA *et* ARCHANGELI.

VOIX DU PEUPLE. Mort à l'assassin du prince Astolphe!... mort à l'assassin!...

DIANA, *accourant malgré les Gardes.* Laissez-moi, laissez-moi!... oh! Hermann!...

HERMANN. Diana!... toi ici!... je te revois!...

ARCHANGELI, *entrant.* Diana!... Que vient-elle faire? et comment a-t-elle su ce qui se passe?

DIANA. Tu m'attendais, n'est-ce pas? et tranquillise-toi, je ne suis pas venue seule... Mais où est-il, mon Dieu, où est-il?

HERMANN. Diana, chère Diana, cette nouvelle marque de ton amour adoucit l'horreur de cette heure suprême.

DIANA. Tu crois donc que tu vas mourir... mais tu es innocent, Hermann.

HERMANN. Ah! oui, je te le jure, et je te remercie de n'en avoir pas douté.

DIANA. Je viens te sauver!

HERMANN. Me sauver?

DIANA. Oui, un enfant... un jeune homme que j'ai recueilli, que j'ai sauvé aussi...

ARCHANGELI, *à part.* Que dit-elle?

DIANA. Il sait que tu es innocent... il me l'a dit... il le prouvera... mais il devrait être ici et je ne le vois plus.

ARCHANGELI, *à part.* Qu'entends-je?

HERMANN. Un jeune homme, dis-tu?

DIANA. Oui, qui est à Ferrare; il y est venu avec moi cette nuit... je l'ai fait échapper...

ARCHANGELI, *à part.* O ma vision! ma vision! (*Haut.*) Gardes, séparez le condamné de cette femme et faites-le conduire en chapelle...

DIANA. Jamais... jamais!... je veux le suivre!...

ARCHANGELI. Obéissez!

On les sépare.

DIANA. Hermann!... Hermann!...

HERMANN. Adieu, Diana! je t'ai revue, je puis mourir.

Le cortége conduit Herman dans la chapelle.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* HERMANN.

ARCHANGELI. Calmez-vous, calmez-vous, jeune fille, et dites-moi...

DIANA. A vous?

ARCHANGELI. Oui, à moi qui commande ici, à moi qui puis avancer ou retarder le supplice.

DIANA. Mais je vous dis qu'il est innocent...

ARCHANGELI. Je vous ai parfaitement entendue, et c'est pour cela que je suis bien aise de vous parler. Vous disiez qu'un jeune homme, un enfant...

DIANA. Il a la preuve de son innocence...

ARCHANGELI. Comment?

DIANA. Je l'ignore; mais il est à Ferrare pour la donner... Il le sauvera, j'ai bien sauvé cet enfant, moi!

ARCHANGELI. Vous? où? quand?

DIANA. La nuit, au bord du fleuve, il y a dix jours... il était frappé de deux coups de poignard.

ARCHANGELI, *à part.* Deux coups de poignard! (*Haut.*) Et ce jeune homme vous ne savez pas qui il est?

DIANA. Il a refusé constamment de m'apprendre son nom.

ARCHANGELI. Et où est-il maintenant?

DIANA. Séparée de lui par la foule, je l'ai perdu dans une rue voisine... mais il va venir... il me l'a juré...

ARCHANGELI, *à part.* Diable!...

DIANA. J'y pense, je sais où le trouver.

ARCHANGELI. Où cela?

DIANA. Au palais ducal.

ARCHANGELI. Au palais!

DIANA. Oui, il doit appartenir à une famille puissante, car il m'a dit en me donnant un scapulaire que je n'aurais qu'à le présenter à quelque officier du duc de Ferrare pour qu'on m'introduisît auprès de lui.

ARCHANGELI. Ce scapulaire, vous l'avez?

DIANA. Le voilà.

ARCHANGELI, *l'examinant et le prenant.* (*A part.*) C'est bien cela... oh! c'est lui, c'est lui! vivant! eh bien, maintenant j'en ai moins peur. (*Bas à Diana.*) Fille de San-Pietro.

DIANA. Que dites-vous... d'où savez-vous...

ARCHANGELI. Rassurez-vous; je vous connais Diana, et je suis l'ami, l'affilié secret de San-Pietro votre père. Cette nuit il devait partir pour une expédition.

DIANA. C'est vrai.

ARCHANGELI. Après votre fuite il est resté dans sa retraite avec peu de monde. Si vous avouez ici que vous êtes la fille du pirate,

Digitized by Google

que vous avez reçu ce jeune homme dans votre caverne, qu'il vous a donné ce scapulaire, mon autorité n'y peut rien, la justice ira s'emparer de votre père, et une mort infamante...

DIANA. Grand Dieu!

ARCHANGELI. La roue!

DIANA. Je ne dirai rien, je ne dirai rien...

ARCHANGELI, *à part*. A merveille.

DIANA. Mais lui, Hermann, il mourra donc?

ARCHANGELI. Ne craignez rien rien pour lui, je le sauverai; mais songez d'abord à votre père. Allons au palais ducal, c'est là que l'enfant a sans doute cherché un refuge, puisqu'il vous a dit d'aller l'y demander.

DIANA. Oui, oui, courons, et si nous le rencontrons en route...

ARCHANGELI. J'en fais mon affaire. (*A part.*) Prevenons sur l'heure le duc Andréa. (*Haut.*) Suivez-moi, Diana, et ne me quittez plus.

Ils sortent d'un côté, le Grand Justicier et sa suite entrent par le fond.

SCÈNE VII.

LE GRAND JUSTICIER, SUITE, HERMANN, LE JUGE.

LE GRAND JUSTICIER. Hermann, vous êtes arrivé à votre heure suprême: la terre vous abandonne; mais le ciel vous reste, et le moment de votre supplice peut-être celui de votre salut. Vous allez paraître devant le Dieu qui connaît toute vérité et que tout repentir désarme. Méritez l'indulgence céleste en avouant votre crime et en nommant vos complisses... (*Un silence.*) Vous persistez à vous taire?

HERMANN. Je n'ai rien à dire.

LE GRAND JUSTICIER. Que la cérémonie s'accomplice.

Le bourdon se fait entendre. Le bourreau s'avance, remet un gros cierge à Hermann et le fait mettre à genoux.

LE JUGE. Vous allez faire amende honorable devant monseigneur et devant le peuple. Répetez après moi les paroles que je vais vous lire. (*Lisant.*) » Je demande pardon à Dieu, » au duc, à la justice et au peuple, du crime » que j'ai commis comme auteur ou complice » de l'assassinat du prince Astolphe. »

HERMANN, *se relevant*. Jamais! jamais je ne dirai ces paroles impies! Encore une fois le sang de ce prince bien aimé n'a point souillé ces mains que j'élève au ciel avec mon âme, et si j'en impose à ce Dieu que j'atteste, et à ce peuple qui m'écoute, que la foudre tombe et m'écrase, que mon royal prisonnier sorte de sa tombe, et me stigmatise à vos yeux, comme parjure et comme assassin!

LE PEUPLE. Mort à l'assassin! il est coupable! il est coupable!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ASTOLPHE.

ASTOLPHE, *paraissant tout à coup, et à côté du Grand Justicier.* Non, peuple! il est innocent!

HERMANN. Dieu!

LE GRAND JUSTICIER. Qui a parlé?... qui a osé dire?...

ASTOLPHE. Moi, Astolphe, duc de Ferrare; et devant vous, monseigneur, devant mon peuple, je répéte que Hermann est innocent!

HERMANN... Astolphe monseigneur... oh! ce n'est pas la tombe qui me l'a envoyé... ce n'est pas une ombre qui me parle... vivant, sauvé!...

ASTOLPHE. Et toi aussi!

HERMANN. Et que me fait ma vie? c'est la vôtre qui me touche; c'est à votre délivrance que je donne ces larmes, les premières qui tombent de mes yeux.

Il veut se jeter aux pieds d'Astolphe, qui le relève et l'embrasse.

LE GRAND JUSTICIER. Le duc Astolphe serait vivant!... O mon Dieu! ce sont là de tes miracles!... Astolphe, mon fils et mon prince! vous auriez échappé... La Providence aurait permis...

ASTOLPHE. Oui, oui, c'est à elle qu'il faut rendre grâce de mon salut. Prosterné devant le corps de mon oncle, je récitais les prières des morts, quand tout à coup, sans que je sache encore par où il a pu entrer, un homme masqué apparaît devant moi... ce n'était pas Hermann, je vous l'assure. Avant que la surprise m'ait laissé le temps d'appeler du secours... il me porte un coup de poignard... je crie alors, je me débats... une main plus forte que la mienne étouffe mes cris, me frappe une seconde fois, me traîne vers la fenêtre et me précipite dans le fleuve. Pendant quelque temps, j'ai eu assez de force pour me soutenir sur l'eau... mais bientôt je ne vis, je n'entendis plus rien... J'allais périr, mon père! mais le cri que j'avais jeté, le ciel l'avait entendu. Les flots me poussèrent doucement sur le rivage, et quand je rouvris les yeux, j'étais dans les bras d'une femme, d'un ange que la Providence avait conduit près de moi. Les soins de cet ange m'ont rappelé à la vie, et me voilà, faible et souffrant encore, mais assez fort pour proclamer l'innocence d'Hermann... Je revieus moins pour réclamer ma couronne que pour sauver un ami...

LE GRAND JUSTICIER. Ah! l'une et l'autre vous seront rendus. Dans mes bras, cher enfant! et vous, peuple, à genoux devant le duc de Ferrare!

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÉA, UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT. Place, place à monseigneur Andréa, duc de Ferrare!

ANDRÉA. Eh quoi! le meurtrier de mon cousin n'a pas encore subi son supplice! Ce cortége sinistre devait-il se rencontrer avec le mien?

LE GRAND JUSTICIER. Prince Andréa, il n'est plus question de supplice, le duc Astolphe est vivant.

ANDRÉA. Vivant! c'est impossible!

LE GRAND JUSTICIER. J'ai jeté le même cri que vous à la première nouvelle de ce miracle: plus heureux que moi, vous allez vous en convaincre par vos yeux. Voilà le prince Astolphe.

ANDRÉA. Où, monseigneur?

LE GRAND JUSTICIER. Je lui tiens la main.

ASTOLPHE. C'est moi, c'est moi, c'est bien moi, mon cousin.

ANDRÉA. Vous!

ASTOLPHE. Moi-même.

ANDRÉA. Vous, le prince Astolphe!

HERMANN. Vous hésitez à le reconnaître!

ANDRÉA. J'hésite, il est vrai. Mais ce qui cause mon incertitude, c'est que je demande s'il faut contenir où laisser éclater mon indignation. Monseigneur, peuple, je vois cet enfant pour la première fois.

LE GRAND JUSTICIER. Que dit-il?

ASTOLPHE. Quoi! mon cousin, vous ne vous rappelez pas mes traits, ma voix?... Nous n'avons eu que de rares entrevues, c'est vrai; mais la dernière est trop récente pour que vous ayez oublié...

ANDRÉA. Je n'ai rien oublié. Le prince Astolphe m'était cher et je donnerais ma vie pour que la sienne eût été sauvée. On me connaît; on sait que je n'ai accepté qu'à regret ce fardeau du pouvoir suprême. Mais enfin, si peu que j'y tienne, je ne puis le laisser aller dans des mains indignes, et celui qu'on nous présente comme le prince Astolphe n'est qu'un audacieux imposteur.

LE GRAND JUSTICIER, *et d'autres voix*. Un imposteur!

ASTOLPHE. Mon Dieu! mon Dieu!

HERMANN. Un imposteur! lui! oh! cela est monstrueux. Peuple, vous laisserez-vous tromper par cet excès d'hypocrisie et d'audace? Oh! sur le salut de mon âme, je vous jure...

ANDRÉA. Silence! croyez-vous que dans cette affaire votre témoignage puis être écouté?

ASTOLPHE. O mon Dieu! je crois rêver... C'est peu de nier mon existence, vous osez m'accuser d'imposture, vous avez le courage de me dire...

ANDRÉA. Jeune homme, vos intentions n'ont pas été coupables, je veux le croire. On a séduit votre innocence; on vous a persuadé qu'après tout, le mensonge qui sauvait un homme n'était pas bien criminel. N'insistez pas davantage; votre obstination à soutenir ce mensonge détruirait l'intérêt que votre âge inspire, et tant d'assurance annoncerait une bien précoce perversité!... Habitants de Ferrare, on en appelait à votre jugement; eh bien, je m'y soumets. Voyez, approchez; et si dans cet imposteur quelqu'un d'entre vous reconnaît le prince Astolphe, qu'il le dise sans crainte. Je n'attends pour déposer la couronne qu'un témoignage contraire au mien.

ASTOLPHE. Et qui peut répondre à cet appel?... Prisonnier dès mon enfance, élevé dans la solitude, je n'ai pu me faire connaître de personne... On récuse le témoignage de mon gardien, j'en appelle à celui de ma mère. Vous l'avez connue, peuple: la croyez-vous capable de vous tromper?

VOIX DANS LE PEUPLE. Oui! oui! sa mère!

ANDRÉA. La duchesse est partie.

ASTOLPHE. Partie!

ANDRÉA. Et il le savait bien.

ASTOLPHE. Partie! ma mère est partie!... Mais que vais-je devenir alors? comment sauver Hermann?... (*Au Grand Justicier.*) Monseigneur, je me jette à vos pieds; je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Vous étiez ému en m'écoutant; tenez, vous l'êtes encore... Cette émotion subite, profonde, croyez-vous qu'un étranger, un imposteur, vous l'aurait fait éprouver?... Vous ne pouvez me voir, c'est vrai; mais enfin vous avez d'autres moyens de me reconnaître. Je prends vos mains, et je les baise en pleurant; ne reconnaissez-vous pas mes baisers et mes larmes?... Vous pleurez aussi, mais vous ne dites rien!... Oh! que faire pour vous convaincre?... Mettez la main sur mon cœur... vous en avez souvent compté les battements quand j'étais malade; les reconnaissez-vous, dites? les reconnaissez-vous?

LE GRAND JUSTICIER. Cessez, cessez, pauvre enfant; oui, votre voix m'émeut. Mais en présence de la dénégation formelle du prince Andréa, peut-on s'en rapporter à l'attendrissement d'un vieillard? Il faut des preuves plus décisives, et vous pouvez nous les donner... Comment se fait-il que depuis dix jours vous n'ayez pas fait savoir au duc, à moi, à votre mère, que vous étiez sauvé?

ASTOLPHE. J'avais la fièvre et le délire; et quand j'ai été en état de comprendre et d'agir, je n'ai pas voulu dire mon nom...

ANDRÉA. A ceux qui vous avaient arraché à la mort? Par quelle raison vous en méfier?

ASTOLPHE. Puisqu'il faut le dire, j'ai été recueilli par des pirates.

LE GRAND JUSTICIER. Vous avez dit que c'était une femme qui vous avait sauvé?

ASTOLPHE. Oui, la fille de leur chef, qui m'a emmené dans leur caverne.

ANDRÉA. Dans la caverne des pirates!...

ASTOLPHE. Et qui m'a fait échapper, qui m'a conduit ici.

LE GRAND JUSTICIER. Où est-elle?

ASTOLPHE. Un flot de peuple nous a séparés à l'approche de cette place; depuis, je la cherche des yeux, je l'attends.

LE GRAND JUSTICIER. Mais, à défaut des preuves que cette jeune fille pourrait apporter, ne possédez-vous rien qui puisse servir à vous faire reconnaître?

ASTOLPHE. Non, rien.

LE GRAND JUSTICIER. Pourtant, quelques instants après la mort du duc Alphonse, j'ai remis moi-même à son neveu un scapulaire.

ASTOLPHE. Ah! oui, oui, cette relique qui dans ma famille se transmet de souverain en souverain.

ANDRÉA. Vous devez l'avoir, montrez-la.

ASTOLPHE. Je ne l'ai plus. (*Murmures dans le peuple.*) Je ne l'ai plus, parce que je l'ai donnée comme un gage de ma reconnaissance à celle qui m'a sauvé la vie... Mais cette jeune fille doit être encore à Ferrare; qu'on la fasse chercher, et elle attestera...

ANDRÉA. Elle n'attestera rien; on aurait beau la chercher, vous savez bien qu'on ne la retrouvera pas.

ASTOLPHE. Vous vous trompez, car la voilà.

HERMANN. Diana!

SCÈNE X.

LES MÊMES, DIANA, ARCHANGELI.

ANDRÉA. Elle!... c'est elle qui est la fille de San-Pietro, le pirate dont j'ai promis la tête à Venise?...

ARCHANGELI, *bas à Diana*. Vous entendez monseigneur? prenez garde!

ASTOLPHE. Diana, dites la vérité, la vérité pour Hermann et pour moi. Est-il vrai que vous m'ayez trouvé sur les bords du fleuve, frappé de deux coups de poignard? Est-il vrai que depuis dix jours je ne vous ai pas quittée?... Répondez...

ARCHANGELI, *à part à Diana*. Songez à votre père.

ANDRÉA. Eh bien?

DIANA. Non... non...

ASTOLPHE. Non?... Diana, Diana, revenez à vous... Savez-vous que le mot que vous avez prononcé est l'arrêt de mort de deux hommes?... Vous êtes toute tremblante; remettez-vous. Rappelez-vous toutes les preuves d'amitié que vous m'avez données... O ciel! ne me secouriez-vous alors que pour me perdre aujourd'hui?... Vous oubliez qu'il y va de la vie d'Hermann...

ARCHANGELI, *à part à Diana*. Je vous réponds d'Hermann, et vous perdez votre père.

ASTOLPHE. Ce scapulaire que je vous ai donné cette nuit, où est-il?... Rendez-le-moi! montrez-le!

ANDRÉA. Est-il vrai que vous l'ayez reçu dans la caverne des pirates?

DIANA. Dans la caverne des pirates?

ANDRÉA. Sous les yeux de San-Pietro, votre père?

DIANA. Non... non... je ne connais pas San-Pietro... je n'ai jamais été dans sa caverne... Ce scapulaire, je ne l'ai pas reçu... ce jeune homme, je ne l'ai jamais vu...

ASTOLPHE. Quoi! Diana, vous osez...

DIANA. Sortons, sortons. Je me trahirais!

Murmures dans le peuple. Elle sort.

ASTOLPHE. Ainsi, toutes les preuves se brisent dans mes mains, toutes les préventions sont contre moi: personne ne me connaît... Ma mère! ma mère! je mourrai sans que tu reviennes me voir!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER. Messeigneurs, je vous apporte une fâcheuse nouvelle... La duchesse Marguerite...

ASTOLPHE. Ma mère!...

ANDRÉA. Eh bien! la duchesse...

L'ÉCUYER. A peine avions-nous mis à la voile, qu'à la hauteur du cap de San-Paolo deux vaisseaux des pirates venant vers nous ont hissé leur terrible pavillon...

TOUS. Les pirates!

L'ÉCUYER. Le capitaine, ne voulant pas exposer la duchesse à tomber entre leurs mains, a gagné rapidement le rivage; mais dans sa fuite précipitée, notre vaisseau s'est engagé dans des écueils et s'y est brisé.

ASTOLPHE. Grand Dieu!

L'ÉCUYER. La duchesse, mourante, et tous les gens, sauvés dans des chaloupes, ont été recueillis dans l'ancien couvent des Camaldules, auprès duquel le naufrage a eu lieu... J'accomplis l'ordre qu'on m'a donné, en vous apportant cette nouvelle.

Digitized by Google

ANDRÉA. Pirates maudits! je les exterminerai jusqu'au dernier!

ASTOLPHE. Ma mère! ma mère est sauvée! Oh! je veux la voir, la voir à l'instant; ma présence, mes caresses lui rendront la vie... Monseigneur, je vous supplie...

ANDRÉA, *au grand Justicier*. Monseigneur, exposerez-vous la duchesse, encore étourdie de son naufrage, à une pareille confrontation?

HERMANN. Je joins ma prière à celle du prince Astolphe. Qui oserait donner l'ordre de m'exécuter avant qu'on ait entendu la duchesse Marguerite?

LE GRAND JUSTICIER. Son témoignage ne peut vous être refusé... Gardes, reconduisez le prisonnier.

ASTOSPHE. Ne crains rien, Hermann, ma mère est là, tu es sauvé.

ANDRÉA, *à Archangeli, après lui avoir parlé bas*. Vite à cheval, Archangeli, tu seras aux Camaldules une demi-heure avant tout le monde. Va! va!...

LE GRAND JUSTICIER. Et nous, duc Andréa, rendons-nous auprès de la duchesse. Conduisez-moi aux Camaldules.

TOUS. Aux Camaldules!...

Deuxième Tableau.

Une cellule dans l'ancien monastère des Camaldules.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, UN VIEILLARD.

LA DUCHESSE, *assise, et reprenant ses esprits*. C'est bien, me voilà mieux. Je vous remercie... Je viens d'échapper à deux grands dangers: la mer et les pirates... Il paraît que Dieu veut que je vive; je me soumets à sa volonté... On a sauvé l'équipage?

UN VIEILLARD. A l'exception d'un seul matelot.

LA DUCHESSE. Quoi! l'abîme voulait une victime, et ce n'est pas moi qu'il a prise!... Ce matelot avait peut-être une famille... moi, je suis seule, inutile à tout le monde... c'est lui que vous auriez dû sauver.

LE VIEILLARD. Madame...

LA DUCHESSE. Quand pourrai-je repartir?

LE VIEILLARD. Votre vaisseau est perdu; il faut le temps d'en équiper un autre. D'ailleurs, tant que les pirates seront en vue de nos côtes, il est impossible de songer à vous éloigner. Nous avons fait atteler une voiture, qui vous reconduira, quand vous voudrez, à Ferrare.

LA DUCHESSE. Ferrare est pour moi la ville maudite; je n'y remettrai jamais le pied... Veuillez m'accorder l'hospitalité jusqu'à ce que j'aie pris de nouvelles dispositions pour mon départ. Il ne tardera pas.

LE VIEILLARD. Nous n'osions offrir à madame la duchesse l'humble hospitalité de cette retraite. Puisqu'elle daigne s'en contenter, qu'elle y reste tant qu'il lui plaira... Bénie soit la maison qui donne asile à la vertu et au malheur!

Il sort.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, *seule*.

Ainsi la volonté de Dieu me retient encore sur cette fatale terre d'Italie! Je n'ai plus rien à y perdre; pourquoi m'y a-t-il ramenée?... Ah! quand j'ai senti notre vaisseau s'ouvrir sur ce rocher, comme j'ai été heureuse! Je me disais: La mer va m'engloutir, j'aurai le même tombeau que mon fils; et qui sait? le caprice des flots nous poussera peut-être l'un vers l'autre!... Ce vœu n'a pas été exaucé.. Il faut que j'écrive au grand justicier.

Archangeli entre brusquement.

SCENE III.

ARCHANGELI, LA DUCHESSE.

ARCHANGELI, *en entrant*. Ils sont tous à la chapelle. Personne ne m'a vu entrer... (*La Duchesse se lève.*) Madame, je vous apporte une bonne nouvelle; votre fils est vivant.

LA DUCHESSE. Que me dit cet homme?... Que me voulez-vous? qui êtes-vous?

ARCHANGELI. Qu'importe qui je sois?... Votre fils est vivant!

LA DUCHESSE. Vivant! vivant!... le fils de qui?

ARCHANGELI. Le vôtre, le prince Astolphe.

LA DUCHESSE. Ah! il veut me rendre folle!... Toi, qui oses te jouer de la douleur d'une mère, sois maudit!

ARCHANGELI. Qui songe à se jouer de votre douleur? Je viens la faire cesser. Encore une fois, votre fils vit et se porte à merveille. Comment n'avez-vous pas eu de doutes sur sa mort? Son cadavre n'avait pas été retrouvé.

LA DUCHESSE. O mon Dieu! serait-il possible! mon Astolphe! mon fils serait vivant!... C'est vrai, c'est bien vrai ce que tu me dis là?... Voyons... tu me dis... tu me jures qu'il est vivant?... (*Archangeli fait signe que oui.*) Oh! merci, mon Dieu! merci

Digitized by Google

à toi qui viens de me rendre la vie en me rendant mon enfant!

ARCHANGELI. Ne me remerciez pas encore, madame; je vous dis que le prince Astolphe a échappé comme par miracle à ses assassins, mais cela ne veut pas dire qu'il soit sauvé.

LA DUCHESSE. Comment?... Quel nouveau danger?...

ARCHANGELI. Toujours le même... Celui qui avait voulu se défaire de lui pour régner à sa place...

LA DUCHESSE. Le prince Andréa?...

ARCHANGELI. Est tout prêt à recommencer.

LA DUCHESSE. Grand Dieu!

ARCHANGELI. Cela dépend de vous. Votre fils a reparu à Ferrare pour sauver Hermann et reprendre sa couronne; mais comme il a été élevé en prison, personne ne le connaît, et on l'a traité d'imposteur. Il en appelle à vous, on vous l'amène.

LA DUCHESSE. Il va venir, mon fils!... mon Astolphe!...

ARCHANGELI. Si vous lui donnez ce nom, il est mort.

LA DUCHESSE. Mort!...

ARCHANGELI. Regardez. Je n'ai qu'à faire un signe de cette croisée, et le prince Astolphe, qui se rend ici entouré des nôtres, tombe et meurt avant d'entrer aux Camaldules.

LA DUCHESSE. Renier mon fils!... Oh! je ne sais si je veille... Est-ce un homme ou un démon qui me parle?... Mon fils vit, je vais le revoir, et je suis menacée de le perdre encore... il mourra, si je le reconnais!... Mais qui donc ordonnera ce second crime?

ARCHANGELI. Celui qui a ordonné le premier; celui qui veut régner à sa place... Cet homme, vous l'avez nommé, c'est le duc Andréa; et c'est en son nom que je vous parle, avec une franchise un peu rude, pour vous prouver que nous ne sommes capables ni d'hésitation ni de pitié. Ainsi donc, si vous ne vous engagez par le serment le plus solennel que bouche humaine puisse prononcer, ici, à l'instant même, je donne le signal.

LA DUCHESSE. Mais ce que tu exiges est au-dessus de mes forces. Songes-y donc: lui, que j'ai cru mort et que je vais revoir là, vivant... me tendant les bras... ah! comment lui fermer les miens?... Ils s'ouvrent déjà pour le recevoir, et je sens mon cœur qui vole au-devant de lui.

ARCHANGELI. C'est donc vous qui l'aurez perdu!

Il fait un pas vers la croisée.

LA DUCHESSE. Arrête!... Mais tu n'as donc aucune pitié dans le cœur? mais tu ne vois donc pas mon désespoir, mes larmes?... Homme ou démon, regarde-moi, regarde... c'est une mère qui est à tes pieds, qui presse tes genoux, qui te prie pour son fils... Mais tu n'aimes donc personne, toi, qui restes froid et insensible devant moi?... Ton père, tu ne l'as plus, n'est-ce pas?... Ton épouse? elle est morte, peut-être... Ton fils... ah! ton fils... en son nom, en son souvenir... (*Archangeli hoche la tête.*) Ah! je suis perdue, cet homme n'a pas d'enfant.

ARCHANGELI. C'est vous qui perdez le vôtre, madame; le duc Andréa n'en veut qu'aux droits de votre fils, et non à sa vie. Une fois renié par vous, ce jeune homme n'était plus qu'un imposteur auquel on faisait grâce... Quelques jours après, il vous aurait suivi en France, où vous auriez vécu heureuse et obscure... Mais cet avenir...

LA DUCHESSE. Cet avenir est le but de tous mes rêves...

ARCHANGELI. Jurez donc, madame, car nous n'avons plus de temps à perdre... Le cortége passe sous la croisée... je vois le prince Astolphe... les gardes qui le tiennent lèvent les yeux vers moi...

LA DUCHESSE. Oh! je vais jurer à l'instant... mais demain on me rendra mon fils?...

ARCHANGELI. Oui, demain.

LA DUCHESSE. Et qui me répondra...

ARCHANGELI. Moi!... Ah! vous pouvez vous en fier à ma parole... J'ai juré au duc Andréa de tuer votre fils si vous le reconnaissiez; maintenant, je vous jure de vous le rendre demain si vous le reniez. Je suis prêt à tenir l'un de ces deux serments; madame, choisissez.

LA DUCHESSE. Je jure sur cette croix de renier le prince Astolphe pour mon fils!...

ARCHANGELI. Bien... Et maintenant, madame, dans le cas où vous ne vous sentiriez pas la force d'accomplir ce serment, voici ce qui arriverait: il y aura près de votre fils des hommes sûrs, et il n'en faut qu'un.—Regardez autour de vous, madame — il y aura des hommes qui le frapperont dans vos bras comme la foudre, et vous n'embrasserez qu'un cadavre.

LA DUCHESSE. Grand Dieu!...

ARCHANGELI. Silence!... les voici...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GRAND JUSTICIER, ASTOLPHE, ANDREA, GARDES.

ASTOLPHE, *courant à la Duchesse.* Ma mère!... ma mère!...

ANDRÉA, *le retenant.* Arrêtez!... Nul ne peut parler que monseigneur le grand justicier.

LE GRAND JUSTICIER. Madame la duchesse Marguerite est-elle devant moi?

LA DUCHESSE. Oui, monseigneur.

LE GRAND JUSTICIER. Reconnaissez-vous ce jeune homme?

LA DUCHESSE. Ce jeune homme?... Non... je ne le connais pas.

ANDRÉA. Vous l'entendez?

ASTOLPHE. Tu ne me connais pas, ma mère?...

LA DUCHESSE, *tombant dans un fauteuil.* Ah! je me meurs!...

LE GRAND JUSTICIER. Gardes, emmenez votre prisonnier dans la tour de Ferrare.

On saisit Astolphe.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉA, ARCHANGELI.

ANDRÉA. Et qu'a dit le capitaine Hermann quand il a appris que la duchesse n'avait pas reconnu son fils?

ARCHANGELI. Ah! dame, il a poussé toutes les exclamations qui sont les signes du désappointement et de la surprise. Le fait est que la situation est bizarre. Etre condamné à mort comme assassin d'un homme qui est là, sous vos yeux, bien portant; c'est original. Ajoutez à cela que ses juges n'entendent pas raillerie, et que, comme il s'obstine à traiter l'enfant de prince Astolphe, d'altesse souveraine, on pourrait bien le mettre un peu à la torture pour punir son entêtement.

ANDRÉA. Tu ne crains pas que cet entêtement fasse impression sur leur esprit?

ARCHANGELI. Ils vous sont dévoués; d'ailleurs, y a-t-il un témoignage au monde qui puisse balancer la déclaration de la duchesse et celle de cette jeune Diana?

ANDRÉA. A propos, que devient-elle?

ARCHANGELI. Je n'en sais rien; mais que m'importe? son père ne quittera sa caverne que dans huit jours; d'ici là, nous la tenons.

ANDRÉA. Mais la duchesse, ne crains-tu pas qu'elle aille trouver le grand justicier et lui révéler à quelles terreurs elle a cédé?

ARCHANGELI. La duchesse est dans cette tour.

ANDRÉA. Ici?

ARCHANGELI. Dans cette salle basse; je ne l'ai pas quittée; elle-même n'a pas mieux demandé que de me suivre à la prison; elle a l'espoir d'y embrasser son fils. Oh! soyez tranquille, elle ne fera rien, ne dira rien, tant que le prince Astolphe sera en notre pouvoir.

ANDRÉA. Mais une fois qu'il n'y sera plus?

ARCHANGELI. Elle se taira de même, je la connais : timide et sans ambition, elle ne forme qu'un vœu, retourner en France et vivre tranquille avec lui.

ANDRÉA. Pourquoi ne pas prévenir tout danger? je ne suis pas convaincu de la nécessité de rendre cet enfant.

ARCHANGELI. Oh! bien, moi, j'en suis convaincu; j'ai fait un marché avec la duchesse; je veux qu'il s'exécute loyalement; les gens comme moi n'ont que leur parole.

ANDRÉA. Soit; mais si un accident imprévu... un événement désastreux et dont tu ne pourrais répondre... tu comprends ma pensée?

ARCHANGELI. Parfaitement; et je m'y oppose.

ANDRÉA. Comment!... des scrupules à présent!... pourquoi?

ARCHANGELI. Parce qu'il n'est pas donné à tout le monde, comme à vous, de dormir tranquille après un meurtre. Je ne veux pas tuer cet enfant, et je ne veux pas qu'on le tue.

ANDRÉA. Tu veux... tu ne veux pas... il paraît que les rôles changent.

ARCHANGELI. Non; vous êtes mon maître, mais vous êtes aussi mon complice; dans une association comme la nôtre, chacun a sa volonté.

ANDRÉA, *à part.* Je me déferai de cet homme.

ARCHANGELI. Et d'ailleurs que pouvez-vous craindre? n'attendez-vous pas des troupes de Venise, d'un instant à l'autre? Je vous accorde tout excepté un meurtre. Choisissez.

ANDRÉA. Eh bien, qu'avant d'être mis en liberté, cet enfant signe une déclaration dans laquelle il reconnaîtra qu'il n'est qu'un imposteur.

ARCHANGELI. Pas mal imaginé. Mais comment le décider?...

ANDRÉA. Ah! je n'en sais rien; mais dans mon intérêt comme dans le tien, à tout prix il faut obtenir cette déclaration...

ARCHANGELI. Il me vient une idée qui pourra réussir... mais aussitôt l'écrit signé, il sera libre et Hermann aussi?

Digitized by Google

ANDRÉA. Hermann aussi?... pourquoi?

ARCHANGELI. Ah! donnez-moi carte blanche, cela est indispensable; d'ailleurs, cette évasion simultanée prouvera clairement leur connivence.

ANDRÉA. C'est vrai; mais ils ne partiront pas avant la nuit?

ARCHANGELI. Soyez tranquille. (*Appelant.*) Peblo!

ANDRÉA. Que veux-tu?

ARCHANGELI. Je vais faire tout préparer pour l'évasion. (*A Peblo, qui entre.*) Il y a ici un passage qui conduit au fleuve; tu le connais?

PEBLO. Oui.

ARCHANGELI. Amarre une barque à ce passage et viens me retrouver ici dans une heure, je te dirai ce qu'il te reste à faire. Monseigneur, je vais m'occuper des prisonniers.

Il sort.

ANDRÉA *fait signe à Peblo.* Demeure. Le duc Alphonse t'a donné plusieurs missions de confiance? je l'ai vu dans ses papiers.

PEPLO. Oui, monseigneur.

ANDRÉA. Par exemple, celle de conduire des prisonniers d'état au milieu du fleuve dans une barque à soupape.

PEBLO. Oui, monseigneur.

ANDRÉA. As-tu encore cette barque?

PEBLO. Toujours.

ANDRÉA. C'est celle-là dont tu te serviras ce soir; quelles que soient les personnes qui y entrent, tu ouvriras la soupape quand tu seras au milieu du fleuve; le reste, à la grâce de Dieu!

PEBLO. Oui, monseigneur.

ANDRÉA, *prenant une bourse.* Tiens... je triplerai la somme après l'expédition.

PEBLO. Merci, monseigneur.

ANDRÉA, *à part.* Maintenant, que la déclaration soit signée et je ne m'opposerai plus à ce qu'Astolphe soit mis en liberté.

Ils sortent.

SCÈNE II.

ASTOLPHE, HERMANN, LE GREFFIER, GARDES.

Astolphe sort d'une prison, le Greffier de l'autre.

ASTOLPHE. Où me conduisez-vous?... Hermann!

HERMANN. Mon prince!

Ils s'embrassent.

ASTOLPHE. Ah! tu ne me renies pas, toi? ô mon Dieu!... mon Dieu!...

Il pleure.

HERMANN. Allons, monseigneur, du courage, de la fermeté; on nous observe; ne démentez pas le sang qui vous a fait naître. C'est dans les grands revers que les princes doivent se montrer supérieurs au reste des hommes.

ASTOLPHE. Oh! si tu savais, ma mère...

LE GREFFIER. Capitaine Hermann, nous vous attendons.

ASTOLPHE. Quoi! déjà nous séparer!... je ne te quitte pas! où le conduisez-vous?

LE GREFFIER. Nous n'avons ordre d'emmener que le capitaine.

ASTOLPHE. Ah! je ne veux pas... je ne puis souffrir...

HERMANN. Il faut céder, mon prince.

LE GREFFIER. Il n'y a pas de prince ici, et le titre que vous donnez à cet enfant...

HERMANN. Est son titre légitime. Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra; devant mes juges, devant mes bourreaux, devant Dieu, je répéterai toujours que voilà le duc de Ferrare! (*Il met un genou devant Astolphe.*) Prince, donnez-moi votre main. (*Hermann la baise à plusieurs reprises.*) Maintenant messieurs, je vous suis. Dieu sauve Astolphe, duc de Ferrare!... Dieu lui donne la force de surmonter son malheur!...

Il sort.

SCENE III.

ASTOLPHE, *seul.*

De la force, à moi? hélas! j'en cherche en vain dans mon âme... Oh! ce n'est pas la couronne que je regrette; je me consolerais même d'avoir été traîné dans cette prison comme un imposteur et comme un infâme... mais avoir été méconnu, repoussé par ma mère... Ce malheur est l'indice d'une catastrophe plus grande... Oui, ma mère a toujours été faible et souffrante... ce passage imprévu d'une prison sur un trône... ma mort proclamée et depuis démentie... toutes ces secousses terribles auront altéré sa raison... Eh! quelle autre explication donner à sa conduite? quand j'ai paru devant elle, elle paraissait en proie à une terreur profonde; ses yeux hagards semblaient m'attirer et me repousser tour à tour... un instant j'ai surpris dans ses yeux un éclair de tendresse, je me suis élancé... mais d'une voix étouffée: Je ne connais pas ce jeune homme, a-t-elle dit; et puis, brisée d'émotion, elle s'est évanouie, on l'a entraînée, et je n'ai pu la voir revenir à elle sous mes baisers, sous mes larmes... Ah! elle est folle!... ma mère est folle!... « Je ne connais pas ce jeune homme! » Ah! si sa raison n'était pas perdue, qui aurait pu empêcher ma mère de me reconnaître et de m'embrasser?

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, ASTOLPHE.

LA DUCHESSE. Qui?... mais l'assassin qui me disait : Si tu le reconnais, il est mort!

ASTOLPHE. Ma mère!... ma mère!...

LA DUCHESSE. Dans mes bras!... sur mon cœur!... mon enfant!... mon fils!... mon Astolphe!... et que mes baisers effacent jusqu'à la trace de tes larmes!

ASTOLPHE. Ah! ma mère! ma bonne mère! tu me reconnais cette fois, tu m'appelles ton fils!

LA DUCHESSE. Oui, oui, mon fils, mon enfant unique et bien-aimé!... Nous sommes bien seuls, n'est-ce pas? on ne peut nous voir ni nous entendre... d'abord, je t'en préviens, si l'on entrait tout à coup, je te repousserais, je répéterais encore que je ne te connais pas... il le faudrait bien... ta vie en dépend!

ASTOLPHE. Oh!...

LA DUCHESSE. Tais-toi.... ne dis rien.... n'appelle pas... on ne peut entrer ici que pour nous séparer... Oh! pauvre cher enfant, comme tu es pâle!... ce sont tes blessures... oh! tu as perdu tant de sang... tu n'en souffres plus au moins?... C'est une jeune fille qui t'a sauvé, m'a-t-on dit? tu me la feras connaître; je veux la voir, je veux la bénir... Tiens, je te permets de l'aimer plus que moi... ce sera sa récompense.

ASTOLPHE. Elle sera ma sœur; mais tu es ma mère! Si Diana m'a sauvé la vie par ses soins, tu l'as sauvée par ton courage! quand j'ai paru devant toi...

LA DUCHESSE. Un homme était là... l'œil fixé sur le mien, la main sur son poignard, prêt à te l'enfoncer dans la poitrine, il avait osé me le dire! un mot, un signe de tendresse et tu étais perdu... Alors... alors, le ciel a fait un miracle, il a donné à une mère le courage de renier son fils. Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

ASTOLPHE. Et que te pardonner?

LA DUCHESSE. Je t'ai fait perdre la couronne.

ASTOLPHE. Ah! je ne la regretterai pas, si tu ne dois plus me quitter... Mais que dis-je, ma mère! serais-tu condamnée à rester avec moi dans cette sombre prison?...

LA DUCHESSE. Non! non! je n'y suis entrée que pour un moment, et toi, tu vas en sortir pour toujours! on me l'a promis, on me l'a juré. Nous allons partir, retourner en France, pour y vivre obscurs et heureux.

ASTOLPHE. Partir! quand?

LA DUCHESSE, *après un silence*. Mon fils, quand tu auras accompli un dernier sacrifice... il est cruel; mais celui qui te l'impose...

ASTOLPHE. Le duc Andréa...

LA DUCHESSE. Il peut tout, il est capable de tout.

ASTOLPHE. Je le sais, mais parle donc.

LA DUCHESSE. Il faut déclarer que tu n'es pas le prince Astolphe.

ASTOLPHE. Oh! ma mère, qu'oses-tu me proposer?

LA DUCHESSE. Ah! j'en meurs de honte, mais ta vie est à ce prix, et je puis dire aussi la mienne; car je ne te survivrais pas deux fois.

ASTOLPHE. Ma mère, j'aurais consenti à signer ma renonciation à la couronne; mon malheur, le tien, avaient épuisé mon courage; et je sentais à mes terreurs, à mes larmes, que je n'étais qu'un pauvre enfant, incapable de lutter avec mon implacable adversaire; mais ce n'est plus à ma couronne qu'on veut me faire renoncer, c'est à mon nom, au nom de mon père! Si jeune et si faible que je sois, devant une pareille lâcheté mon courage renaît, mon sang se révolte!... Ne me parle plus de cette déclaration infamante! plutôt mourir mille fois que de l'écrire ou de la prononcer!...

LA DUCHESSE. Et moi, malheureux! moi!

ASTOLPHE. Ah! ma mère! (*En ce moment on entend un gémissement.*) Ma mère, as-tu entendu?...

LA DUCHESSE. Oui... et cette plainte m'a glacé le sang.

Nouveau gémissement.

ASTOLPHE. Encore!

LA DUCHESSE. Quand je te le disais que nous sommes entourés d'espions et de bourreaux!... Ah! viens, viens dans mes bras! et qu'on essaye de t'en arracher!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ARCHANGELI, *en pénitent*.

LA DUCHESSE. Mon Dieu! notre heure suprême est-elle arrivée? vient-on nous exhorter à mourir?

ARCHANGELI. Rassurez-vous.

LA DUCHESSE. Qui êtes-vous?

ARCHANGELI. Celui qui assiste les prisonniers pendant qu'on leur donne la torture.

ASTOLPHE. Ainsi, ces cris que nous venons d'entendre...

ARCHANGELI. Etaient poussés par un patient.

ASTOLPHE. Grand Dieu! et ce patient, quel est-il?

ARCHANGELI. Qui serait-ce sinon celui qui s'obstine à vous nommer le prince Astolphe.

ASTOLPHE *et* LA DUCHESSE. Hermann!

ASTOLPHE. Ah! je vais...

LA DUCHESSE. Ne me quitte pas.

ARCHANGELI. Vous ne pourriez pénétrer jusqu'à lui; mais touché de compassion pour ses souffrances, je suis venu auprès de vous. Voulez-vous le sauver?

ASTOLPHE. Si je le veux?... que faut-il faire?

ARCHANGELI. Vaincre son obstination par votre exemple. Déclarer que vous n'êtes pas le prince Astolphe.

ASTOLPHE. Qu'on me mette à la torture, et vous verrez si je ne suis pas le prince Astolphe.

ARCHANGELI. Je retourne donc vers le prisonnier, dont les souffrances vont recommencer.

ASTOLPHE. Arrêtez!... Ah! c'est affreux.

LA DUCHESSE. Mon enfant, par pitié pour Hermann...

ASTOLPHE. Mais tu ne vois pas dans quel piége on m'entraîne. Si je déclare que je ne suis pas le duc de Ferrare, Hermann est mis à mort comme mon assassin.

ARCHANGELI. Non... La torture cesse à l'instant et Hermann s'évade avec vous.

ASTOLPHE. Avec moi?

ARCHANGELI. Je m'y engage.

LA DUCHESSE. C'est la liberté pour tous deux, le salut pour tous trois.

ASTOLPHE. Ah! je n'y résiste plus... Mon père, mon père, pardonne-moi!

Astolphe sort le premier; Archangeli arrête la Duchesse, qui veut le suivre.

ARCHANGELI, *découvrant son capuchon.* Vous n'irez pas plus loin; me reconnaissez-vous, madame?

LA DUCHESSE. Vous!

ARCHANGELI. Moi, qui tiens ma promesse; ce soir, à huit heures, votre fils vous sera rendu. (*Lui montrant une autre porte.*) Par là, sortez par là.

Elle sort; Archangeli aussi, Le Grand Justicier et Diana entrent.

SCÈNE VI.

LE GRAND JUSTICIER, DIANA, *un* GARDIEN *qui ouvre la porte.*

LE GRAND JUSTICIER. Le duc Andréa est ici, faites-lui savoir que je l'attends.

Le Gardien sort.

DIANA. Ainsi vous m'assurez qu'Hermann vit encore... que nous arrivons à temps...

LE GRAND JUSTICIER. Oui, ma fille; calmez-vous, ne craignez rien.

DIANA. Oh! si Hermann existe, je n'ai plus peur, mon père est hors de danger lui-même... Aussi, j'ai couru vers vous, monseigneur, et je vous ai déclaré la contrainte qui m'a été faite, et je vous ai dit la vérité.

LE GRAND JUSTICIER. Comment expliquer la déclaration de la duchesse après votre nouveau témoignage? tous ces événements sont remplis de ténèbres. O mon Dieu! faites luire à mes yeux un rayon de vérité!... Il me semble entendre un bruit de pas...

DIANA. C'est le prince Andréa, sans doute.

LE GRAND JUSTICIER. Du courage, ma fille.

DIANA. Il s'agit d'Hermann, j'en aurai.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉA.

ANDRÉA. Quoi, monseigneur! vous avez daigné venir me chercher jusque dans cette tour? J'y avais été conduit par le désir de délivrer quelques malheureux que le feu duc Alphonse y tenait enfermés depuis longtemps. Je ne croyais pas...

LE GRAND JUSTICIER. Prince Andréa, quelqu'un vous a-t-il accompagné?

ANDRÉA. Non, monseigneur.

LE GRAND JUSTICIER. Voici ce qui m'amène. Cette jeune fille s'est présentée aux portes de mon palais; elle était toute en larmes.... Mes officiers, habitués à me voir accueillir tous ceux qui souffrent, l'ont introduite sans difficulté. Je la prie de répéter devant vous tout ce qu'elle vient de me dire; car j'ai cru que, pour la tranquillité de l'état, pour l'honneur de notre famille, il fallait d'abord s'expliquer entre nous.

ANDRÉA. N'est-ce pas elle qu'on accusait d'être la fille du pirate San-Pietro?

LE GRAND JUSTICIER. Elle-même... Elle avoue maintenant que San-Pietro est son père.

DIANA. Oui, car maintenant il est à couvert de vos coups. Hier, dominée par la crainte de le livrer, de livrer sa retraite, j'ai cédé aux suggestions d'un homme envoyé par vous; j'ai déclaré ne pas connaître cet enfant, j'ai menti. Je l'avais recueilli dans la caverne des pirates, où il m'a donné son scapulaire; et c'est moi qui l'ai reconduit à Ferrare. Voilà la vérité, je suis prête à la signer de mon sang; que Dieu me pardonne de la dire si tard.

LE GRAND JUSTICIER. Que dites-vous de cette déposition?

ANDRÉA. Qu'elle est de tous points fausse et mensongère. Où veut-on en venir, monseigneur? à prouver que ce jeune imposteur est le duc Astolphe? La question est jugée... sa mère ne l'a pas reconnu... D'ailleurs, un mot suffira pour la confondre; ce scapulaire que vous prétendez vous avoir été donné, où est-il? qu'en avez-vous fait?... C'est là ce

Digitized by Google

qui peut établir l'identité du prince Astolphe.

DIANA. Mais vous devez bien savoir que le misérable qui m'a intimidée me l'a arraché des mains et me l'a gardé.

ANDRÉA. De quel misérable parlez-vous?

DIANA. D'un de vos gardes, d'accord avec vous, qui agissait par vos ordres.

ANDRÉA. Par mes ordres!... c'est une calomnie!

DIANA. C'est la vérité.

ANDRÉA. J'admire votre audace, jeune fille; mais puisque je dois descendre à me justifier d'une accusation partie de si bas, vous avez sans doute des preuves, vous pouvez faire entendre cet homme... mon complice, vous pouvez le désigner du moins, dire son nom.

DIANA. Son nom, je ne le sais pas; mais sa figure est devant mes yeux, sa voix retentit encore à mon oreille...

SCÈNE VIII.

ARCHANGELI, LES MÊMES.

ARCHANGELI, *toujours en pénitent, accourant un papier à la main.* Vivat! monseigneur, voici la déclar...

DIANA. Ciel! cette voix...

ANDRÉA, *à part.* Archangeli! maladroit!

ARCHANGELI, *apercevant Diana.* Je me suis fourré dans un guêpier. (*Il baisse vivement son capuchon et changeant de voix.*) Je vous apporte une liste de pauvres bien dignes de tout votre intérêt.

LE GRAND JUSTICIER. Eh bien, Diana, qu'avez-vous?

DIANA, *tournant autour d'Archangeli.* Ce que j'ai, monseigneur? j'ai que la justice divine vient à mon aide... Voilà l'homme qui m'a pris le scapulaire.

Elle lui arrache son capuchon.

LE GRAND JUSTICIER. Que dites-vous?

DIANA. Je dis que voilà l'homme qui m'a déclaré que si je reconnaissais l'enfant, je perdais mon père; qui m'a conduit au palais, où il m'a laissée seule pendant qu'il allait parler au prince Andréa; qui m'a ramenée sur la place, qui m'a forcée à faire un mensonge. Il était en soldat alors, maintenant il est en pénitent. Ces déguisements disent tout: pénitent ou soldat, qu'il se justifie.

ARCHANGELI. Me justifier? rien n'est plus facile; il suffit d'un mot... (*A part.*) Il ne me vient pas ce diable de mot.

LE GRAND JUSTICIER. Donc Andréa, quel est cet homme?

ARCHANGELI. Monseigneur...

ANDRÉA. Parle, malheureux. Est-il vrai que tu aies vu cette jeune fille, que tu l'aies menacée?

ARCHANGELI. Monseigneur...

ANDRÉA. T'expliqueras-tu enfin?

LE GRAND JUSTICIER. Il s'expliquera peut-être mieux devant la justice.

ANDRÉA. Cela est possible, monseigneur; et j'avais donné l'ordre de l'arrêter.

ARCHANGELI, *bas, à Andréa.* Prenez garde; si on me fouille, j'ai le scapulaire.

ANDRÉA. Que dit-il?

ARCHANGELI. Monseigneur, voici la vérité. Quand j'ai connu l'intrigue formée contre vous, j'ai parlé à cette jeune fille, il est vrai. Mais, quoi que j'aie pu lui dire, n'est-il pas bien avéré aujourd'hui que cet enfant n'est pas le prince Astolphe?

DIANA. Il n'est pas le prince Astolphe?

ARCHANGELI. Il l'a déclaré dans un interrogatoire qu'il vient de subir devant ses juges et dont voici le procès-verbal.

ANDRÉA, *s'emparant du procès-verbal.* La pièce est en règle, monseigneur.

LE GRAND JUSTICIER. Quoi! ce jeune homme aurait reconnu...

DIANA. Eh qu'importe après tout? vos violences avaient obtenu de moi un mensonge; savons-nous quels moyens vous avez employés pour en obtenir un autre? Cet enfant, savons-nous si vous n'avez pas intimidé sa mère?... Ah! monseigneur, monseigneur, ils ont frémi tous deux, tous deux ils ont échangé un regard d'intelligence...

ANDRÉA. Malheureuse!...

DIANA. Ah! je n'ai pas peur! je demande qu'on me confronte de nouveau avec lui, devant Hermann, devant madame la duchesse, devant tous les habitants de Ferrare!

ANDRÉA, *à part.* Gagnons du temps. (*Haut.*) Eh bien! soit; il est de mon honneur que la plus grande lumière soit jetée sur cette affaire. J'exige moi-même cette confrontation. Les grands de l'état se rassemblent demain pour la cérémonie du couronnement. C'est devant eux que cette importante question sera débattue; ils prononceront sans appel entre moi et le prisonnier. En attendant je réponds de lui. Cette garantie vous suffit-elle, monseigneur?

DIANA. Attendre à demain!...

LE GRAND JUSTICIER. Il le faut. Ne craignez rien pour Hermann ni pour le prisonnier; restez avec moi. Quant à cet homme qui a déjà fait un demi-aveu de son crime, qu'on le garde étroitement dans cette prison. C'est lui, n'en doutons pas, qui a le secret de tout ce qui se passe.

ANDRÉA. Geôliers!

ARCHANGELI. Monseigneur...

ANDRÉA, *bas*. Ne crains rien ; je te sauverai. (*Haut.*) Enfermez cet homme...

On l'emmène.

LE GRAND JUSTICIER, *élevant la voix*. Que les gardiens de cette prison m'écoutent. Ils me répondent sur leur tête du capitaine Hermann et du jeune prisonnier. Et maintenant venez, jeune fille ; allons trouver madame la duchesse. A demain, prince.

ANDRÉA. A demain.

Le Grand Justicier sort avec Diana.

SCÈNE IX.

ANDRÉA, JACOPO.

ANDRÉA, *à Jacopo, qui rentre*. Ils sont partis ! Où donne cette porte ?

JACOPO. Dans les oubliettes.

ANDRÉA. Pour les faire jouer, que faut-il faire ?

JACOPO. Monseigneur...

ANDRÉA. Eh bien ?

JACOPO. Nous répondons sur notre tête de la vie de ce prisonnier... qui se dit duc de Ferrare.

ANDRÉA. Pour les faire jouer, que faut-il faire ?

JACOPO. Presser le bouton comme ceci.

ANDRÉA. Bien ; et cette autre porte ?

JACOPO. Elle ouvre sur un escalier de trente-six marches qui conduit à la rivière.

ANDRÉA. C'est bon, donne-moi tes clefs, et veille à ce que personne n'entre ici et ne sache ce qui va s'y passer ; tu m'entends? (*Jacopo sort.*) De tous les dangers que je redoute, Archangeli est le plus imminent. Traduit devant des juges, il peut se troubler, il peut être mis à la torture... et alors, que deviennent mes secrets ? Il les livre tous pour échapper au supplice ou pour m'y traîner avec lui. Le duc Alphonse avait pour principe que tout complice qui ne peut plus servir est nuisible ; Archangeli n'est plus bon à rien, suivons les maximes de mon prédécesseur. Les morts ne parlent pas.

SCÈNE X.

ARCHANGELI, ANDRÉA.

ARCHANGELI. C'est vous, monseigneur !... je vous attendais.

ANDRÉA. Tu es étrangement compromis, mon pauvre Archangeli.

ARCHANGELI. Bah !... pas plus que vous, et j'espère que vous ne vous découragez pas.

ANDRÉA. Non, certes ! mais enfin, j'ai moins de confiance dans le succès... et je veux commencer par mettre en sûreté le plus cher, le plus dévoué de mes serviteurs. Je t'apporte la clef des champs.

ARCHANGELI. Qu'elle soit mille et mille fois bénie cette chère petite clef de mon âme! Tenez, je n'étais pas depuis cinq minutes en prison et le temps me semblait déjà long. Ce que c'est que d'avoir la conscience un peu barbouillée !... Dépêchons.

ANDRÉA. Tu sais nager ?

ARCHANGELI. Comme une anguille.

ANDRÉA. Il y a dans cette salle une porte qui ouvre sur un corridor, au bout duquel tu trouveras une fenêtre sans grillage, à huit ou dix pieds au-dessus de la rivière... La nuit est sombre, personne ne te verra sauter, hâte-toi.

ARCHANGELI. Voilà qui est dit. La porte, la porte monseigneur.

ANDRÉA. Qu'as-tu fait du scapulaire royal ?

ARCHANGELI. Je l'ai sur moi.

ANDRÉA. Donne-le-moi.

ARCHANGELI. Pourquoi ? vous méfiez-vous de moi ?

ANDRÉA. Oh ! peux-tu croire...

ARCHANGELI. Il me semble qu'il est aussi en sûreté dans mes mains que dans les vôtres.

ANDRÉA. Sans doute; mais qui sait? il peut arriver qu'en route...

ARCHANGELI. Le chemin que vous me faites prendre n'est donc pas sûr ?

ANDRÉA. Si fait... si fait... mais j'aurais préféré...

ARCHANGELI. Eh bien ! je vous le donnerai dès que je serai dans votre palais.

ANDRÉA. Va-t'en donc ; voici la porte qui doit t'y mener.

Il se dirige vers la porte des oubliettes.

ARCHANGELI, *reculant, et à lui-même*. Que vois-je!.. les oubliettes. Archangeli, mon ami, tu n'es qu'un sot.

ANDRÉA. On peut nous surprendre, sauve-toi vite.

ARCHANGELI. Montrez-moi le chemin...

ANDRÉA. Hé, le corridor est tout droit, la fenêtre en face.

ARCHANGELI. J'ai peur de me tromper.

ANDRÉA, *le poussant*. Encore une fois, c'est impossible ; entre donc.

ARCHANGELI, *se dégageant et poussant à son tour Andréa*. Après vous, monseigneur; je sais le respect que je vous dois.

ANDRÉA. Allons, passe devant, je le veux...

ARCHANGELI. Mais je ne le veux pas, moi... Ah! c'est ainsi que vous voulez me sauver, mon digne seigneur! c'est par le chemin de la mort que vous voulez me conduire à la liberté!

ANDRÉA. Que dis-tu?

ARCHANGELI. Je dis que je connais les êtres de la maison, que je l'ai habitée six mois, grâce au feu duc, votre digne cousin, et je sais que c'est là la porte des oubliettes.

ANDRÉA. Quoi!... tu croirais?...

ARCHANGELI. Je crois que tu es un parfait misérable, et j'ai bonne envie de racheter d'un seul coup tous mes crimes en délivrant la terre de toi! Vil assassin à double face, qui endort sa victime afin de la frapper en traître ou qui l'empoisonne en la caressant! Mon cher Archangeli, mon pauvre ami, je viens mettre en sûreté mon serviteur le plus dévoué, le plus fidèle... Parbleu, je crois bien que j'y aurais été en sûreté!... avec un peu de sel et de camphre, on aurait pu m'y conserver comme une momie!

ANDRÉA. Tu te trompes sur mes intentions... une erreur involontaire...

ARCHANGELI. A d'autres, mon noble maître; tu as voulu me perdre, mais c'est toi qui es perdu! Je sais que je ne puis livrer ta vie à la justice sans lui livrer aussi la mienne; mais je la sacrifie au bonheur de la vengeance, et lors même que mes révélations ne me feraient pas avoir ma grâce, j'aurai la consolation d'aller au gibet avec toi! Moi, j'y marcherai fièrement et en faisant bonne contenance; toi, tu mourras comme tu as vécu, dans la peau du plus lâche de tous les hommes!

ANDRÉA. C'en est trop. Je t'apprendrai qui je suis.

ARCHANGELI. Par ma foi, voilà de l'orgueil bien placé! Mon cher maître, tous les hommes sont égaux devant la potence,..... Tu es mon camarade et mon égal.

ANDRÉA, *tirant son épée*. C'est toi qui m'y forces? Place, misérable, ou bien...

ARCHANGELI. Viens donc! mon arme est moins longue que la tienne, mais j'ai le bras plus sûr; je t'attends!

UN OFFICIER, *entrant*. Monseigneur, monseigneur, les galères vénitiennes viennent d'être signalées.

ANDRÉA. Les Vénitiens! misérable!..... Maintenant tu ne m'échapperas pas.

Andréa sort et ferme la porte à clef.

ARCHANGELI, *seul*. Il m'enferme!... Oh! rage et enfer!... il est sauvé lui, et moi.... aucun moyen de sortir..... aucun..... Il faut mourir ici..... comme un chien.... mourir sans vengeance!..... à mon aide? Eh quoi! personne ne viendra... personne... (*Huit heures sonnent. On entend du bruit.*) Quel est ce bruit? (*On frappe trois coups.*) Ah! le signal... le signal pour l'évasion du prince. Je suis sauvé à mon tour..... ma première bonne action me porte bonheur...

PEBLO, *paraissant à la petite porte*. Me voilà... ma barque est là.

ARCHANGELI. Bien!... on va venir.

Il va frapper trois coups dans ses mains à la porte du cachot.

SCÈNE XI.

ASTOLPHE, HERMANN, ARCHANGELI, PEBLO.

ASTOLPHE. Où me conduisez-vous? (*Reconnaissant Archangeli.*) Cet homme!

HERMANN. N'avancez pas, monseigneur.

ARCHANGELI. Au contraire... c'est le bon moment, je suis en train de vous faire duc de Ferrare.

ASTOLPHE. Toi!

ARCHANGELI. Oui, moi, l'âme damnée du duc Andréa; moi, qui l'ai servi jusqu'ici avec un dévouement impitoyable; moi, qui viens d'être affranchi par sa perfidie de cette absurde fidélité. Figurez-vous que cet ingrat, que ce traître... Je suis si ému, que je ne puis parler... il me faisait hacher là, derrière cette porte. Oh! si Dieu a conservé ma vie, c'est que je devais être l'instrument de votre délivrance, c'est que j'avais résolu de vous sauver. Prince Astolphe, je reconnais en vous le fils de la duchesse Marguerite, et je vous rends votre scapulaire.

Il lui donne le scapulaire.

ASTOLPHE. Mon scapulaire!

ARCHANGELI. Osez-vous vous fier à moi?

ASTOLPHE. Oh! cet homme est sincère... repentir ou vengeance, quel que soit le sentiment qui l'inspire, nous pouvons nous livrer à lui. Marchons.

ARCHANGELI. Un instant. J'ai deux grâces à vous demander.

ASTOLPHE. La première?

ARCHANGELI. C'est que le duc Andréa soit pendu.

ASTOLPHE. A chacun suivant ses œuvres. La seconde?

ARCHANGELI, *s'agenouillant*. C'est que vous pardonniez à votre assassin.

ASTOLPHE, *après un silence*. Je te pardonne.

ARCHANGELI, *se relevant*. Le brigand Archangeli n'est plus, c'est un homme nouveau

Digitized by Google

qui commence. (*A Peblo.*) Tout est prêt ?

PEBLO. Oui.

ARCHANGELI. Conduis-nous. (*Bruit dehors.*) On vient de ce côté, c'est Andréa qui accourt avec ses gardes. Il arrivera trop tard.

ASTOLPHE. Nous allons auprès de ma mère ?

ARCHANGELI. Non, nous n'y serions pas en sûreté. Nous allons chez les pirates.

Ils sortent tous.

SCÈNE XII.

ANDRÉA, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER. Parti !..... monseigneur, regardez... une barque...

ANDRÉA, *regardant.* Oui, c'est lui. Hermann et l'enfant l'accompagnent, et Peblo conduit la barque... Ah ! je ne crains plus rien.

ACTE CINQUIÈME.

La salle du passage secret, un trône au fond caché par des rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉA, *entrant, suivi de* DEUX OFFICIERS.

ANDRÉA, *à l'un des Officiers.* Vous le voyez, monsieur, les intentions du grand justicier ont été remplies. Cette salle est celle où fut exposé le corps du duc Alphonse ; celle où le duc Astolphe, mon jeune cousin, a été si cruellement assassiné. Monseigneur le grand justicier a désiré que je fisse préparer le trône et rassembler les grands dans ces lieux consacrés par tant de souvenirs sinistres. Il n'avait pas besoin d'en faire la condition de sa présence. Je me suis empressé d'accéder à un vœu dont il nous expliquera bientôt l'intention. Allez lui dire ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu... (*L'Officier sort.*) Quelles nouvelles de la prison ?

L'OFFICIER. Aucune.

ANDRÉA. Le geôlier Peblo ?

L'OFFICIER. A disparu hier au soir. On ne l'a pas vu depuis.

ANDRÉA. C'est étrange. Sait-on ce qu'est devenue madame la duchesse Marguerite ?

L'OFFICIER. Monseigneur le chancelier l'a fait chercher inutilement aux Camaldules et dans son palais, on suppose qu'elle est repartie en secret.

ANDRÉA. Bien. Quel est ce bruit ?

L'OFFICIER. Ce sont les troupes vénitiennes qui se rangent dans la cour du palais.

ANDRÉA. Elles ne peuvent y rester. Les grands de l'état diraient que j'ai voulu influencer leurs délibérations si, en entrant ici, ils se voyaient entourés de ces troupes étrangères. Introduisez-les dans cette salle basse ; qu'elles se tiennent à portée de ma voix, prêtes à exécuter mes ordres. (*Il écrit quelques mots sur ses tablettes.*) Remettez ces quelques lignes à leur chef ; je lui explique mes intentions.

L'Officier sort.

ANDRÉA, *seul.* Maintenant, monseigneur le justicier, je vous attends. Si, pour une raison quelconque, vous mettez encore quelque obstacle à la cérémonie, j'appelle ces braves gens à mon aide, et je vous prouve qu'à la rigueur on peut se passer de vous.

SCÈNE II.

ANDRÉA, LES GRANDS DE L'ÉTAT, *puis* LA DUCHESSE MARGUERITE.

ANDRÉA, *continuant.* Sénateurs, vous savez tous pour quel motif vous êtes rassemblés. Il s'agit de couronner le duc de Ferrare. Un imposteur avait osé se présenter, se disant notre bien aimé cousin, le duc Astolphe, dont nous pleurons encore le trépas : mais après plusieurs épreuves décisives, il a renoncé de lui-même à soutenir ce rôle coupable, et il a fait devant ses juges l'aveu de son crime. Un procès-verbal de cette déclaration a été dressé et signé par tous les juges. Monseigneur le chancelier a dû le mettre sous vos yeux.

LES SÉNATEURS. Oui, oui.

ANDRÉA. A une preuve de cette force, il semble qu'il n'y ait rien à répliquer. Cependant une dernière confrontation entre le faux duc Astolphe et ses complices a paru nécessaire à monseigneur le grand justicier. Rendez-vous donc auprès de lui. (*Les Sénateurs sortent. Bruit au dehors.*) Ce mouvement dans le peuple nous annonce sans doute sa présence. (*A l'Officier.*) Faites faire place à monseigneur le grand justicier. (*La duchesse Marguerite entre.*) La duchesse Marguerite !

SCÈNE III.

ANDRÉA, LA DUCHESSE MARGUERITE.

LA DUCHESSE. Elle-même. Est-ce que vous ne l'attendiez pas?

ANDRÉA. Je n'osais espérer qu'au milieu de votre deuil...

LA DUCHESSE. Prince, un mot, un mot à vous seul, avant que le grand justicier arrive, avant que vous soyez couronné... (*Andréa lui prend la main, et l'amène sur le devant du théâtre. — Continuant.*) Andréa, crois-tu manquer impunément à ta promesse? On devait me rendre mon fils hier au soir. Cachée dans un coin de la prison, je l'ai attendu toute la nuit. Je l'attends encore. Qu'est-il devenu?

ANDRÉA. Le prisonnier?

LA DUCHESSE. Mon fils et ton maître... Tu sais bien qu'il l'est. Si tu veux régner, Andréa, hâte-toi de me le rendre, ou bien je te dénonce devant les grands, devant le peuple, et tu n'es pas encore couronné.

ANDRÉA. Quoi, duchesse, vous ne savez pas que le capitaine Hermann et le jeune prisonnier se sont évadés cette nuit?

LA DUCHESSE. Tu mens; où sont-ils?

ANDRÉA. Déjà loin, sans doute; vous concevez que je ne les ai pas fait suivre et que je suis censé ignorer cette nouvelle. Je vais vous prouver que je suis de bonne foi. (*Haut.*) Qu'on aille chercher à leur prison le capitaine Hermann et l'imposteur qui se dit le prince Astolphe. Pour la dernière fois, monsieur le grand justicier va les interroger.

Les rideaux s'ouvrent, on voit le peuple et les grands.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GRAND JUSTICIER, DIANA; *ensuite* ASTOLPHE, HERMANN, ARCHANGELI; *puis* SAN-PIETRO.

LE GRAND JUSTICIER, *placé près du trône.* Cette démarche est inutile, les prisonniers se sont enfuis.

LA DUCHESSE. Il est libre!

ANDRÉA. Monseigneur, comment savez-vous?...

LE GRAND JUSTICIER. Je viens de l'apprendre des geôliers.

ANDRÉA. Vous tous qui m'entendez, vous reste-t-il encore quelques doutes? Quel autre qu'un imposteur a pu se soustraire par la fuite à cette confrontation solennelle?

LE GRAND JUSTICIER. Oui, leur évasion a tout éclairci. Prince, en vertu des pouvoirs que la loi me donne, je viens couronner le duc de Ferrare. Tout est-il préparé?

ANDRÉA. Oui, monseigneur.

LE GRAND JUSTICIER. Cette salle est bien celle où le prince Astolphe tomba frappé par une main inconnue?

LES SÉNATEURS. Oui, monseigneur.

LA DUCHESSE. Que dit-il?

LE GRAND JUSTICIER. Grands et sénateurs de Ferrare, maudissez avec moi l'assassin de votre prince.

LES GRANDS *et* LE PEUPLE. Qu'il soit maudit!

LA DUCHESSE. Sortons, n'assistons pas à son triomphe.

DIANA, *l'arrêtant.* Demeurez, madame.

LE GRAND JUSTICIER, Voici la couronne sacrée des souverains de ce pays. Vous que les lois et le sang font leur successeur, venez la recevoir de mes mains.

Andréa monte les marches du trône d'un côté. Le passage secret s'ouvre. Archangeli paraît et fait passer le prince Astolphe, qui monte de l'autre côté; Herman suit le prince.

ASTOLPHE. Me voilà.

ANDRÉA. Que vois-je?

LA DUCHESSE. Ah! mon fils!

ARCHANGELI. Vous l'entendez? je ne le lui fais pas dire.

DIANA. Hermann!

ANDRÉA. Oh! vivants! vivants tous les trois!

ARCHANGELI. Cela vous étonne, n'est-ce pas? après les ordres donnés à Pablo au sujet de la barque à soupape? Il les avait exactement suivis, monseigneur; mais je ne suis pas plus maladroit qu'un autre, et au moment où il se levait pour faire jouer le ressort... une... deux... je l'ai lancé par-dessus la barque, et c'est lui qui a fait le plongeon que vous nous aviez si charitablement destiné.

LE GRAND JUSTICIER. Sénateurs, cet enfant est bien le duc Astolphe. Il porte au cou le scapulaire royal, premier signe de sa puissance. La Providence, qui l'a conduit ici, ne l'abandonnera jamais. Vive le duc de Ferrare!

TOUS. Vive le duc de Ferrare!

ANDRÉA. Et vous croyez que je vais reconnaître ce fantôme de monarque, couronné par un vieillard rebelle? Tremblez, traîtres; je me suis ménagé des défenseurs intrépides. A moi, mes fidèles alliés, mes braves soldats de Venise, à moi!

SAN-PIETRO, *paraissant à la tête des siens.* Ne compte pas sur nous, duc Andréa;

Digitized by Google

tes Vénitiens sont morts ou dans les fers, et tu vois en nous les pirates.

TOUS. Les pirates!

ASTOLPHE. Il n'y a plus de pirates; je suis entouré de mes sauveurs, de mes amis. Victorieux cette nuit, ils ont revêtu pour quelques moments l'uniforme de leurs captifs, afin de prendre ce perfide au piége qu'il vous avait tendu. Je leur dois le trône et la vie, et vous, sénateurs, ils vous ont sauvé du joug de Venise. Croyez-vous qu'ils aient besoin de pardon?

ANDRÉA. Eh quoi! trahi de tous côtés! et cet enfant, ce misérable enfant!... Qu'il meure!... .

Il va pour le frapper. Archangeli l'arrête et le poignarde.

ARCHANGELI. Pardon, je suis là.

ASTOLPHE. Qu'as-tu fait, Archangeli?

ARCHANGELI, *s'agenouillant devant lui.* J'ai réparé mes crimes.

FIN.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google